N° 269. - 19 Janvier 1936. 1 fr. Tous les Dimanches.

POLICE MAGAZINE

La disparition de Mme Arbel

Lire, page 12, l'enquête de notre envoyé spécial à Viviers sur les investigations entreprises dans cette ville pour retrouver le corps de Mme Arbel.

Ci-dessus : les fours à chaux où les recherches ne pouvaient guère aboutir qu'à un résultat négatif. *(Rol.)*

SING-SING DOMAINE DE LA CHAISE ELECTRIQUE

Les autorités américaines, si elles sont fières d'avoir radicalement transformé les anciennes méthodes en se donnant pour tâche le redressement moral des convicts, encouragent assez peu la curiosité des visiteurs et ne la satisfont qu'à regret le plus souvent.

Des évasions récentes, en masse quelquefois, qui se sont produites avec une rare audace dans les prisons les mieux gardées, ont d'une part rendu le personnel de surveillance des plus circonspects et d'autre part fait craindre en haut lieu la faillite des réformes nouvellement appliquées.

Cependant, grâce à un ami bien placé, je pus enfin obtenir l'autorisation de visiter la célèbre prison de Sing-Sing en sa compagnie. .

A mon arrivée à Ossining, sur les rives de l'Hudson, l'aspect général de Sing-Sing me produisit tout d'abord une singulière impression, se présentant d'un seul coup, en un bloc compact.

Devant cette masse importante, campée sur la hauteur et profilant nettement sa silhouette dans le bleu du ciel, j'eus l'étonnante vision d'un temple du Soleil, comme il en était jadis à Cuzco, un de ces temples où les Incas entassaient leurs idoles d'or.

Les escaliers en étages qu'il fallait gravir pour en atteindre le seuil augmentaient davantage encore mon illusion première.

Mon ami Murray, à qui je m'ouvris de cette première impression, ne put s'empêcher de rire.

— Oh ! combien *romantic*, déclara-t-il aussitôt. Ici la chaise électrique est la seule divinité dont on célèbre le culte. Venez que je vous présente à son grand prêtre.

Murray me présentait peu après au gouverneur Lewis Lawes, dont l'accueil fut des plus courtois.

Il n'était pas seul dans son cabinet directorial, aux classeurs multiples, renfermant des dossiers amplement fournis et aux fichiers méthodiquement tenus.

Un gentleman lui tenait compagnie, que je sus être le docteur Thayer, haut commissaire des services pénitentiaires, faisant sa tournée mensuelle d'inspection.

Le gouverneur Lawes s'offrit aussitôt à nous guider dans les méandres de Sing-Sing :

— En ce moment, nous dit-il, nous avons ici 2 029 convicts, dont 17 sont condamnés à mort, 83 à perpétuité.

Le parloir des détenus, voisin de la salle de fouille où passent tous les visiteurs, retint très brièvement notre attention.

D'un pas rapide, d'ailleurs, notre guide nous avait fait traverser une première cour et pénétrer dans un corps de bâtiment, haut de quatre étages, desservis, chacun dans sa longueur par un assez spacieux couloir.

— Ici, nous expliqua le gouverneur, se trouvent neuf cents cellules, dont les portes — vous pouvez le remarquer — sont, le soir, cadenassées au moyen d'une seule et solide barre de fer.

« C'est là le bâtiment primitif, le plus ancien de la « Grande Maison », mais celui aussi que mes pensionnaires occupent avec le plus de répugnance.

« A l'époque où il a été construit, on se souciait peu de chercher à améliorer le sort des détenus, au point de vue d'une hygiène bien comprise.

« On est revenu de ces errements, en reconnaissant enfin que, tout prisonniers qu'ils sont, les condamnés n'en sont pas moins des hommes. Leur peine achevée, en recouvrant la liberté, ils doivent être en état de pouvoir gagner leur vie, une vie toute neuve, en repartant de zéro.

Il est de fait que toutes les cellules de cet ancien bâtiment ne plaidaient guère en faveur de l'excellence de Sing-Sing.

Des réduits obscurs sans fenêtres, dénués d'air et de lumière, ladrement pourvus d'un grabat pour couchette, tout ce qui, en un mot, les fait terriblement ressembler aux cabanons où jadis l'on enfermait les folles à La Salpêtrière.

Ces cellules, m'assure-t-on, ne servent plus guère que lorsque la place vient à manquer.

On a changé tout cela, au cours des vingt dernières années, et je dois à la vérité de dire que les nouveaux bâtiments battent tous les records du perfectionnement.

Il en est de même aussi du *modus vivendi* des prisonniers.

Le Sing-Sing que je venais de voir n'était pas le vrai, il n'avait rien du véritable Sing-Sing tel qu'il est en réalité, tel qu'il devait m'apparaître, à mesure que nous allions avancer.

Et je soupçonne fort le gouverneur d'avoir voulu, à mes yeux, faire servir le premier de repoussoir au second.

Nous n'en avions point encore fini, néanmoins, avec nos pérégrinations dans les sinistres locaux et, poursuivant notre voyage d'exploration, nous atteignîmes l'une des tours de surveillance qui dominent les murs.

Soudain parvinrent jusqu'à nous les accents d'une marche martiale et, du haut de ce poste d'observation, M. Lawes nous pria de jeter nos regards sur une vaste cour intérieure :

— Vous voyez ces deux lignes séparées d'hommes avançant à la file indienne, d'un pas cadencé ? Ce sont les détenus qui, des ateliers, se rendent aux réfectoires. L'heure du lunch a sonné.

— Le repas des fauves ! dit Murray avec ironie.

— Des fauves apprivoisés, rectifia le gouverneur, et, comme la musique adoucit les mœurs — assure le dicton — on ne la leur a pas ménagée.

« Que pensez-vous de tous ces cuivres qui leur versent les flots d'harmonie d'une marche entraînante ? C'est à ce rythme qu'ils défilent sous l'œil de leur gardien.

Je ne m'étonnais pas tant encore de la présence de ces musiciens exécutant des airs appropriés que de les voir tous en uniforme.

— C'est sans doute la musique militaire, m'informai-je, de quelque régiment caserné à Ossining, qui vous prête ainsi son concours ?

— Nullement, se récria vivement M. Lawes. Du tambour-major chef de musique, que vous voyez se dresser fièrement, coiffé d'un haut shako, jusqu'au dernier des bugles, sans oublier la grosse caisse, toute cette « clique » est formée par les détenus de Sing-Sing.

« Mais leur uniforme n'est pas le seul qu'on porte ici.

A droite : *Le gouverneur M. Lewis Lawes.*

La célèbre chaise électrique.

« Notre *fire-brigade* et notre *military corps*, ont chacun le leur, et bien distinct l'un de l'autre, car vous leur feriez outrage, en comparant les pompiers aux troupiers et *vice et versa*.

— Que vous exerciez certains de vos « pensionnaires » à combattre un incendie toujours possible, je le comprends fort bien, dis-je alors, mais à quoi bon votre section de convicts militaires ?

« Une fois libérés, l'opprobre d'une peine infamante souillant leur casier judiciaire ne leur interdit-il pas de s'enrôler dans les rangs de l'armée ?

— Si fait. Aussi n'est-ce pas dans ce but qu'ils s'exercent.

« Nous avons, parmi nos détenus, d'anciens soldats, de ceux qui ont fait la grande guerre. Il en est aussi qui, soldats de métier, de mercenaires qu'ils étaient, sont rentrés dans le civil lorsque leur temps a été fini.

« Les uns comme les autres sont venus échouer à Sing-Sing à la suite de quelque méfait.

« Néanmoins le souvenir de leur passage dans l'armée est encore vivace chez eux et le port d'un uniforme, qui les différencie de leurs codétenus, leur est un stimulant de bonne conduite.

« Notre *military corps* est absolument irréprochable.

— Vous risqueriez-vous à faire appel à lui, au cas où quelque mutinerie viendrait à éclater à Sing-Sing ?

Le gouverneur hésita un instant avant de répondre :

— Ma foi ! je ne sais pas... J'ai idée que le sentiment du devoir, de la discipline qui, depuis fort longtemps, a sombré chez eux, reviendrait à la surface et primerait tout...

« N'est-ce pas là, au surplus, le but que nous poursuivons, en nous efforçant par des moyens nouveaux de réaliser le redressement moral des condamnés de droit commun ?

« Chasser le souvenir du passé, faire naître des sensations dans le présent et ouvrir à l'espoir en l'avenir des horizons nouveaux

— Mais comment votre *military corps* est-il armé ?

— Est-ce que ça se demande ? fit aussitôt Murray toujours très pince sans rire, oubliez-vous donc, *my dear fellow*, que, depuis l'aventure du trop célèbre Dillinger, les pistolets en bois du dernier modèle se fabriquent dans les pénitentiers de l'Union ?

La boutade fit rire le gouverneur qui nous expliqua que les armes des prisonniers n'étaient pas chargées.

— Attendez de les voir à la parade, conclut-il d'un air entendu, et vous me direz des nouvelles de mes *soldier boys*.

Et, de fait, quand, au déclin du jour, le clairon sonnant aux champs pour le salut aux couleurs, nous les vîmes défiler devant la bannière étoilée, dressée au milieu de la cour centrale, il me fallut bien avouer que ce mouvement d'ensemble ne laissait rien à désirer.

* * *

Si le vieux Sing-Sing m'avait plutôt déçu, je dois à la vérité de dire que celui où nous conduisit ensuite le gouverneur, surpassait l'idée même que j'avais pu m'en faire.

Il me fut d'abord donné d'admirer un service d'incendie auquel rien ne fait défaut, en tant que matériel d'extinction et de sauvetage des tout derniers modèles.

Nous explorions maintenant les couloirs sur lesquels donnent les innombrables cellules qui s'alignent à perte de vue pour ainsi dire, et en étages superposés.

La lumière et la clarté ne manquent point dans ces interminables boyaux, l'une et l'autre profusément venues par les immenses fenêtres grandes ouvertes.

La prison de Sing-Sing.

Le tableau de recensement.

Avec l'aménagement des anciens bâtiments la différence est frappante. Il en est de même pour celui des cellules.

Le sombre cabanon est remplacé par une chambrette où le cubage d'air n'est pas chichement mesuré. Elle comprend, au lieu du rudimentaire grabat — tradition-

nelle paille humide des cachots — une confortable couchette, un lavabo et une table-buffet.

Chacune des cellules, en outre, est munie d'antennes, de cadres et d'écouteurs qui permettent à l'occupant d'entendre la musique et les chants que lui diffuse la radio.

Un poste de T. S. F. qui relie Sing-Sing avec New-York est méticuleusement réglé par les soins d'un ingénieur radiophoniste qui, tous les jours, dresse le programme des numéros.

Si les convicts sont astreints à de sévères travaux dans les ateliers, ils ont par contre, aux heures de répit, des distractions capables de rendre moins pénible leur réclusion.

La bibliothèque de Sing-Sing met à leur disposition des livres ainsi que toutes les revues hebdomadaires ou mensuelles. Et l'on sait si elles sont nombreuses en Amérique.

Certains soirs aussi, la chapelle se transforme en une salle de cinéma, où un écran est diposé sur l'autel.

Les sports non plus n'ont point été négligés, le football et le baseball ont leurs équipes et il y a même à Sing-Sing une piscine où viennent s'entraîner les amateurs de natation.

Il n'y a guère que le « noble art » de la boxe qui y ait été à dessein laissé de côté, car, dans le feu de la lutte, les matches auraient pu dégénérer en pugilats regrettables.

Tout ceci, le gouverneur me l'expliquait complaisamment, tandis que, descendant des galeries cellulaires, il nous conduisait vers un autre corps de bâtiment affecté aux divers ateliers de travail.

Ceux-ci ne le cédaient nullement comme aération, ordre et propriété, à ce que nous venions de voir.

L'outillage ne laissait rien à désirer, comprenant les machines les plus perfectionnées :

— Nous confectionnons principalement, m'informa M. Lawes, des vêtements de dessous pour hommes et des chaussures. Nous fabriquons également tous les articles concernant la brosserie.

« L'apprentissage est aisé et au surplus nous employons les convicts au mieux de leurs aptitudes.

« Dès son arrivée à Sing-Sing, tout détenu est soumis au très minutieux examen d'un médecin psychiatre qui, après une étude approfondie de son état mental, s'assure de ses capacités et de ses aptitudes au point de vue travail.

« Notre docteur Warme est un expert en la matière.

J'avais l'idée, pourtant, qu'il ne pouvait pas y avoir à Sing-Sing que des prisonniers doux comme des moutons.

Aussi hasardai-je cette remarque :

— Et jamais vous n'avez ici de mutinerie, ainsi qu'il s'en est produit tout récemment à la prison de Saint-Quentin et à celle de Graterford, par exemple ?

— Des rebellions de ce genre ne peuvent avoir lieu ici où l'on observe strictement les règlements de la législation pénale, qui exigent l'isolement des convicts dans des cellules individuelles.

« Le régime sec qui a fait naître le trafic clandestin de l'alcool, la crise ensuite et le chômage surtout sont responsables d'une recrudescence de crimes.

« Il s'en est suivi une extraordinaire affluence de condamnés dans certaines prisons, — Saint-Quentin et Graterford entre autres, — rendant impossible cette disposition de la loi, et rien n'est plus dangereux que la promiscuité, la nuit entre convicts... Elle donne lieu à des scènes révoltantes dont la conséquence fatale est la mutinerie.

« Or le personnel de gardes-chiourmes, tout à fait insuffisant, ne parvient à réprimer la rébellion qu'au prix des plus grandes difficultés et souvent on doit faire appel à la force armée.

« C'est ce qui s'est passé à Graterford, Saint-Quentin (1) et ailleurs encore.

« *Aucun fait de ce genre ne s'est jamais produit à Sing-Sing.*

« Ce qui ne veut pas dire que nous n'avons pas de fortes têtes parmi nos prisonniers... Mais nous savons les mettre à la raison en leur faisant exécuter des travaux qui brisent leurs forces...

M. Lawes n'en dit pas davantage, mais, le hasard m'ayant permis d'apercevoir, au loin, un chantier où des hommes — les « casseurs de pierres » — le torse nu, sous un soleil ardent, brisaient avec peine d'énormes quartiers de roc, je n'insistai pas.

L'eussé-je voulu, d'ailleurs, que je n'en aurais pas eu le temps, le gouverneur nous ayant amenés dans les salles réservées au service médical.

Une infirmerie admirablement montée, qui se complète par une salle d'opération, dont plus d'une clinique serait fière.

Au chevet d'un malade, la présence de deux policemen ne manqua pas de nous surprendre, Murray et moi.

— C'est le fameux Walter Legenza, nous glissa M. Lawes à l'oreille. Condamné à mort avec son acolyte Robert Mais par les tribunaux de la Virginie; ces deux gangsters étaient parvenus à s'évader de la prison de Richmond. Ils demeuraient introuvables quand, à la suite d'un terrible accident qui lui fractura les deux jambes, Legenza fut recueilli à l'hôpital Bellevue, de New-York.

« C'est là que la police vint l'arrêter. Roger Mais qui s'était trahi en venant le voir fut également appréhendé. On a transporté Legenza à l'infirmerie de Sing-Sing, de crainte d'un coup de main des hommes de leur bande.

— Et sans doute va-t-il être exécuté ici ? demandai-je.

— Détrompez-vous. Il ira au plus tôt rejoindre Mais à Richmond où les deux bandits, bien que déjà condamnés à la peine capitale, auront à répondre d'un second crime, qui leur vaudra inévitablement une nouvelle condamnation à mort...

— A quoi bon ce second procès ?

— Il faut que la justice suive son cours...

— Mais comment cet homme, dont les membres sont broyés pourra-t-il prendre place sur la chaise fatale ?

— Oh ! c'est un simple détail. On brisera à coups de maillet le plâtre dans lequel ses jambes sont maintenues, de façon que le courant électrique puisse avoir son plein effet... (2)

Je réprimai difficilement mon dégoût d'un pareil procédé, quand Murray me murmura tout bas :

— Vous vous rendez compte qu'en Amérique aussi « le gendarme est sans pitié ».

J'étais encore sous l'impression que me laissait cette loque humaine, menée à demi pantelante à la fin suprême, comme jadis chez nous on raffinait les supplices, en achevant avec lenteur les corps anéantis déjà par la torture, quand le « clou » de Sing-Sing s'offrit à notre vue.

Je voyais enfin celle qui régnait en maîtresse sur ce domaine : la terrifiante chaise électrique.

Et pourquoi songeai-je à ce moment à la légende de Willette sous l'un de ses dessins : « Je suis la Sainte Guillotine et j'attends mes amants » ?

Aucun point de comparaison entre ces deux instruments de la justice humaine.

Si la machine à Guillotin inspire encore une certaine terreur, le siège en bois que j'avais devant moi rappelle plutôt le fauteuil où l'on roule le vieux grand-père infirme.

Bien que, — si l'on s'en rapporte aux procès-verbaux, — la mort survienne dans un espace de temps variant de cinq à sept minutes, le gouverneur nous assura que deux minutes suffisent à griller le cerveau et la moelle, la tête est fumante, mais, en deux centièmes de seconde, le condamné a perdu toute connaissance. Il ne peut plus souffrir.

Espérons-le...

Je sortis en silence, fort impressionné.

— Le plus drôle, me dit tout à coup Murray, c'est que cette damnée machine n'est pas seulement fatale aux condamnés ; elle l'est aussi parfois au bourreau.

« Figurez-vous qu'à force d'exercer ses fonctions, Hopkins, l'avant-dernier bourreau, était devenu un peu maboul, sans que personne, du reste, s'en fût jamais aperçu.

« Ne s'est-il pas imaginé une belle nuit que sa tendre moitié, Mrs. Hopkins, avait été bel et bien condamnée à mort et devait être exécutée par lui !

« Ah ! ça n'a pas traîné !... Il essaya d'abord de la convaincre, mais, comme il n'y parvenait pas, il l'empoigna et, malgré ses cris, ses protestations, les vains efforts aussi qu'elle faisait pour se dégager de son étreinte, en un tournemain il l'eut ligotée, ficelée, baillonnée et solidement attachée sur un fauteuil, qu'il se persuadait être la chaise électrique.

« Ainsi rendue impuissante, sa victime, terrifiée, suivait d'un œil angoissé tous les mouvements du dément.

« Il détournait des fils de son installation électrique et cherchait à donner le contact devant électrocuter la malheureuse, tout en lui prodiguant force hilarantes exhortations.

« Soudain, il y eut une panne d'électricité et Hopkins entra dans une rage folle. Il se démenait comme un possédé, vociférant, hurlant de terribles menaces à l'adresse d'électriciens imaginaires qu'il rendait responsables de l'exécution manquée.

« Enfin, n'y tenant plus, il se précipita hors de chez lui, en criant qu'il allait se plaindre à la police.

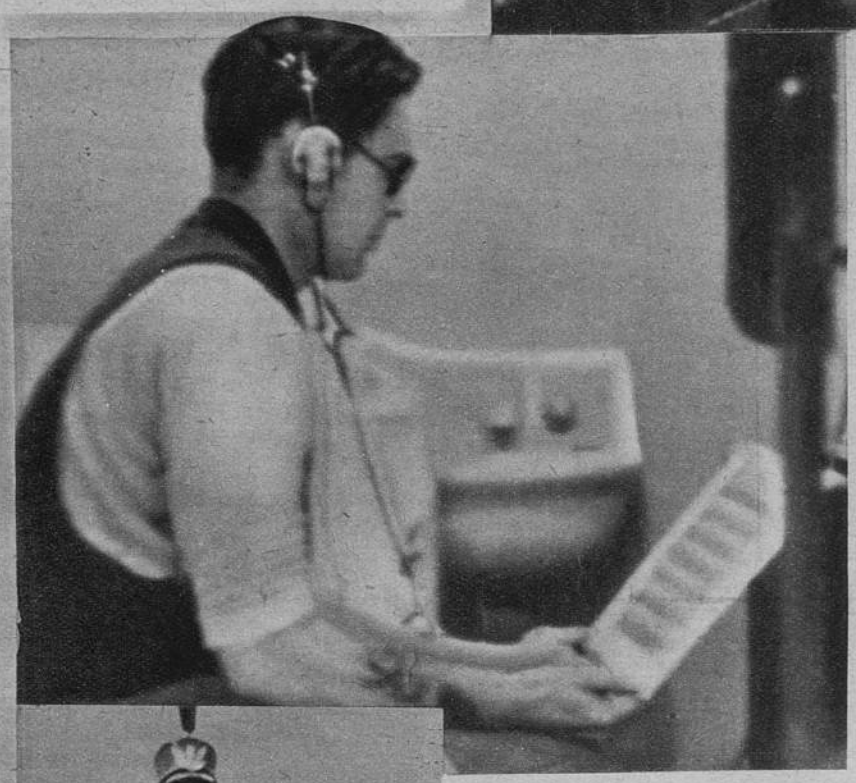
« Vous jugez de l'accueil qui l'attendait ! Le jour même on le conduisait dans un asile d'aliénés, où il fut définitivement interné.

« Quant à sa femme, elle était plus morte que vive quand on la délivra et c'est tout juste si elle n'était pas devenue folle à son tour...

Cet humour macabre terminait, comme il convenait, notre visite de Sing-Sing, le temple de la mort perfectionnée.

ROGER NIVÈS.

Le couloir des cellules.



Un détenu dans sa cellule écoutant la radio.

A droite : *Le tambour-major et la fanfare.*

Vers le réfectoire.

(1) Voir *Police-Magazine*, nos 227 et 235, des 31 mars et 26 mai 1935.

(2) L'exécution de Walter Legenza vient, en effet, d'avoir lieu à Richmond dans des conditions qui rendaient son châtiment particulièrement atroce.

BIENTOT NOUS PUBLIERONS

Gangsters parisiens

un reportage extraordinaire dont tout le monde parlera.

UNE PLAISANTERIE QUI FINIT MAL

Bernard Owen, victime de cette farce, a été abattu d'un coup de revolver, par un ami du défunt mari qui veillait sur la vertu de la dame. (I. N.)

En manière de plaisanterie, un riche rentier avait parié avec ses amis de jouer la comédie de l'amour à la veuve Lydia Hyde, une paysanne qui se faisait remarquer par sa laideur. (I. N.)

RETIRÉ des affaires depuis quelque temps déjà, Bernard Owen s'était installé dans sa petite propriété de Tisbury où, célibataire endurci, il aimait à réunir de bons amis d'autrefois.

C'était toujours l'occasion de franches agapes où ne régnait pas la mélancolie, car ces gais compagnons aimaient à caresser la dive bouteille tout en devisant de leurs farces passées.

Or Owen avait pour voisine Mrs Lydia Hyde, restée veuve avec quatre enfants, qui possédait un important vignoble et passait pour être assez fortunée, malgré qu'elle vécût comme une vulgaire paysanne.

Lydia n'avait point encore atteint la quarantaine, mais son physique était loin d'être engageant. Un remède contre l'amour, disaient d'elle ses voisins.

Les amis de Bernard Owen en faisaient des gorges chaudes et ne manquaient jamais de taquiner leur hôte, l'accusant, par jeu, de nourrir à l'égard de la dame une secrète passion.

Il était de bonne composition, comprenait la plaisanterie et, pour pousser celle-ci plus avant, il fit le pari de jouer à la veuve la comédie de l'amour qu'elle lui aurait inspiré.

Le pari fut tenu. Aussi, dès le lendemain, Bernard Owen se mit-il en campagne, dressant ses batteries et commençant les travaux d'approche.

Farouche, Lydia se montra tout d'abord rébarbative. Mais, femme avant tout, elle ne sut résister à la curiosité de voir les photos qu'il prenait avec un kodak braqué sur elle.

Dès lors, entre eux, la glace était rompue.

Ce jeu, tout d'abord, amusa fort Bernard Owen, qui se voyait déjà assuré de gagner son pari. Il commença à éprouver quelque inquiétude en constatant que la peu enviable rustaude semblait se laisser prendre à des galanteries auxquelles certainement elle n'était point habituée au temps de feu John Hyde.

Mais quelqu'un veillait dans l'ombre...

Harold Look, un rude pêcheur de ce point de la côte du Massuchusetts qui, de tout temps, avait été le grand ami du mari et s'était fait un devoir de veiller sur la vertu de Lydia, depuis son veuvage.

Il ne trouvait certes point à redire à ce qu'elle convolât en secondes noces, après avoir connu les félicités d'un premier mariage, bonheur conjugal qu'avait couronné la naissance de quatre enfants.

Mais il enrageait de voir tourner autour d'elle ce citadin retiré aux champs et qui ne songeait qu'à rire, boire et s'amuser avec de gais lurons, ses compagnons de fête.

Harold exposa la chose à Lydia qui l'envoya bellement promener, en lui disant qu'elle était d'âge à savoir ce qu'elle avait à faire.

L'amour, d'ailleurs, ne se commande pas et, si Bernard Owen avait « du sentiment » pour elle, cela ne regardait nullement le pêcheur Harold.

L'autre s'en fut en maugréant. Il retourna à sa barque et ses filets, mais, devenu ombrageux, se promit bien de surveiller le manège du rentier.

Par déférence pour la mémoire de son défunt ami, il s'était juré de sauver Lydia malgré elle, jugeant qu'Owen n'était pas plus fait pour être un second mari qu'un brave beau-père pour ses enfants.

Et, puisqu'elle ne voulait point entendre raison, il saurait bien la débarrasser de l'indésirable amoureux.

De ce jour, il se tint aux aguets, épiant et espionnant le rentier qui était bien loin de soupçonner quoi que ce fût. Il était loin d'en être de même de Mrs Hyde qui s'efforçait de se cacher pour que Harold ne la surprît point en conversation avec lui.

Bernard obtint d'elle enfin qu'elle vînt à un rendez-vous qu'il lui donna dans le garage où il remisait son auto. Ce sera à la tombée du jour et ils pourraient s'entretenir tout à loisir, loin des oreilles indiscrètes.

Le rentier triomphait. Il avait gagné son pari et il ne lui restait plus qu'à convaincre ses amis qu'il convia d'un mot de venir le rejoindre à Tisbury.

L'infortuné Owen ne se doutait pas qu'il disposait ainsi de la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Harold Look avait surpris le rendez-vous convenu.

Animé d'un sinistre dessein et longtemps avant l'heure fixée, il s'était tenu blotti derrière une haie proche du garage. Placé comme il l'était, il pouvait entendre les rires et les éclats de voix d'Owen et de ses amis.

Puis le silence se rétablit et, peu après, il vit le rentier se diriger vers le garage. Il allait attendre que Lydia vînt l'y retrouver.

Harold le vit s'approcher de sa voiture, en soulever le capot, examiner le moteur, jauger le réservoir à essence... Debout maintenant, sa silhouette se détachait nettement, véritable cible vivante...

Le claquement d'un coup de feu éclata brutalement dans le silence de l'ombre naissante et Bernard Owen s'écroula sans un cri, mortellement frappé d'une balle en pleine poitrine.

Harold Look venait de l'abattre, se servant pour commettre son forfait d'un vieux revolver Colt que le mari de Lydia, ancien soldat, avait rapporté du service.

Ainsi se terminait dans un drame sanglant cette comédie de l'amour qu'Owen et ses amis n'avaient crue devoir être qu'un jeu de gais lurons.

TOM TURNER.

On accuse, on plaide, on juge...

Marianne, la dangereuse rivale.

— Regarde, ma chérie, le joli buste que je viens d'acheter !

Le buste de marbre fin représente une exquise figure aux traits purs sur une poitrine ronde et parfaite :

— Qui est-ce ? fait la légitime épouse avec une pointe d'inquiétude.

— Tu ne la reconnais pas? interroge le mari en éclatant de rire.

— Non.

— Regarde-la bien.

La jeune femme s'énerve, scrute, les beaux yeux de pierre et ne répond pas, tandis que, triomphant, le mari s'écrie :

— Eh bien, c'est... Marianne !

— Marianne ?

Elle répète en écho le nom qui ne lui dit rien :

— Oui, Marianne... la République, si tu préfères !

Et la voix nuancée d'émotion, le mari continue :

— Tu connais mes opinions, mes convictions républicaines : je suis le fils d'un vieux militant qui, le 4 septembre 1870, fallit se faire tuer pour la République venant de naître... alors, chez un sculpteur de mes amis, j'ai trouvé ce buste de Marianne, je l'ai acheté, pensant que j'aurais plaisir à toujours avoir sous les yeux ce visage : celui de la République !

L'épouse n'a rien répondu ; elle ne peut, elle, jolie femme de vingt-cinq ans, être jalouse de cette vieille dame de soixante six ans, coiffée de son bonnet phrygien : mais, au fait, elle la regarde, celle-ci n'a pas ce bonnet célèbre, insigne de la liberté, sa tête de marbre est coiffée de bouclettes comme il sied en l'an de grâce — ou de disgrâce — 1936... Qu'importe ?... Tout se modernise, même le buste de dame Marianne... et on n'en parla plus.

Dans le logis infiniment moderne du jeune ménage : meubles raides, coussins orangés, bleutés, violets, un Van Dongen à un mur, le buste avait maintenant droit de cité, et, comme son mari l'aimait, la jeune femme plaçait toujours près de lui un vase avec quelques roses dont les pétales de sang, d'ivoire et de pourpre s'effeuillaient avec un bruit de soie froissée. Un après-midi que la maîtresse de céans recevait ses amies, parmi les rires et les bavardages, l'une d'elles s'écria en désignant le buste de la République :

— Tiens, vous êtes donc si liée avec Germaine ?

— Germaine ?

— Oui, Germaine dont l'artiste a reproduit les traits avec une fidélité inouïe... C'est ressemblant... C'est même hallucinant de ressemblance.

— Mais non, c'est Marianne ?

— Marianne ! Quelle Marianne ? Vous avez une amie qui porte ce nom ? Dans ce cas, elle ressemble absolument à Germaine, la cousine de mon mari, que vous ne connaissez pas, je crois... Ce sont ses yeux longs, sa bouche sensuelle, son nez court, ses cheveux disposés en multitude de bouclettes, Il n'y a pas de doute... c'est elle ?

Ahurie, la naïve petite épouse souffla :

— Mon mari m'a dit que c'était le buste de la République .

L'amie étourdie dût penser : « J'ai gaffé ! » car elle n'insista pas et murmura un vague :

— Peut-être, après tout, est-ce Marianne!

Mais la jeune femme, maintenant, se renseignait : les détectives privés sont faits pour s'en servir n'est-ce pas? Et celui à qui elle s'adressa lui apprit que le buste était bien celui de Germaine, la maîtresse de son mari depuis plus de trois ans.

Outrée, l'épouse a demandé le divorce :

— Injure grave, a plaidé son avocat devant le tribunal civil, injure grave que d'introduire, sous couleur de républicanisme aigu, le buste de sa maîtresse au domicile conjugal !

Les magistrats ont hésité à prononcer le divorce *de plano* que leur demandait la femme : la maîtresse de marbre surprise près du mari ne constitue tout de même pas l'adultère au même titre que la maîtresse palpitante aux bras de l'amant et ils ont ordonné une enquête. Marianne... Marianne, à qui d'aucuns reprochent tant de méfaits... République si ardemment chérie par beaucoup, si dénigrée par d'autres... te voici maintenant la cause d'un divorce !

Ces petits messieurs.

Minuit, l'heure des crimes et aussi celle des plaisirs. D'un café montmartrois qui évoque quelque petite auberge d'Opéra-Comique avec ses rideaux rouges et bleus, sortent deux jeunes garçons fredonnant une valse dont la langueur arrive par bouffées musicales sur le trottoir.

Les deux éphèbes montrent, sans la moindre gêne, une blondeur extravagante, des yeux bleuis par le kohl, des hanches trop houleuses et une démarche trop balancée.

Leurs bras s'unissent, leurs corps se rapprochent avec une tendresse exagérée à tel point qu'un vieux monsieur digne, solennel et décoré, s'exclame :

— C'est une honte... Des filles, voilà ce que vous êtes, des filles !

L'un des « petits messieurs » se retourne :

— Vous dites, monsieur ? interroge-t-il avec hauteur.

— Je dis et je répète que vous êtes des filles, oui, des filles... Allez donc vous laver la figure pour enlever le rose de vos joues, le rouge de vos lèvres, le bleu de vos yeux !

La foule, la foule de Montmartre badaude, gaie et gouailleuse applaudit le passant moralisateur :

— C'est vrai, il a raison. Regardez ces cheveux... platinés ma chère... et les ongles rouges !

L'un des jeunes gens, blême de honte et de colère, peut-être aussi a-t-il encore une âme masculine sous son apparence équivoque, crie :

— C'est honteux, honteux, nous nous arrangeons comme nous voulons, mais nous sommes d'honnêtes garçons !

Les agents... le commissariat... la quatorzième chambre correctionnelle devant laquelle les deux « insultés » assignent le vieux monsieur pour injures graves.

Le vieux monsieur, plus digne, plus solennel que jamais est indigné au point que son visage est aussi rouge que la rosette ornant sa boutonnière :

— C'est plus fort que moi, déclare-t-il, quand je vois des garçons fardés, parfumés, il faut que je crie mon dégoût.

Les plaignants, qui ont revêtu un veston presque normal, si ce n'est la cambrure exagérée de la taille et qui ont dû, selon le conseil du « prévenu », se laver la figure, car ils offrent au tribunal des visages à peine poudrerizés, protestent avec colère contre l'insinuation :

— Ce monsieur, dit l'un d'eux, nous a traités de « filles »... Filles ? Monsieur le président, nous avons tous deux fait notre service militaire.

— Mais, insinue le substitut, il n'est pas de loi qui exempte de cette obligation les petits fils de Socrate.

La salle rit, le deuxième jeune homme se récrie à son tour :

— Petit-fils de Socrate ? Monsieur le substitut, rien ne vous autorise à émettre pareille opinion.

— Si... les renseignements de police fournis sur votre compte sont très mauvais... Vous vous habillez volontiers tous deux de vêtements « féminisés », s'il est possible de dire : vestons trop cintrés, pantalons trop larges... De plus, vos cheveux sont teints, ce qui est visible, et vous êtes toujours fardés... Aujourd'hui, sans doute par déférence pour la justice, vous avez abandonné rose et rouge, mais c'est l'exception... De plus, on ne vous connaît, ni à l'un, ni à l'autre, aucune maîtresse, aucune relation féminine.

L'un des « petits messieurs » interroge, plein de dédain :

— Donc, si je comprends bien le sens du réquisitoire de monsieur le substitut, l'homme doit être obsédé par l'idée de l'amour et de la femme... J'avoue ne pas connaître ce sentiment.

— Je le regrette pour vous ? déclare sans aménité le président, et je comprends l'indignation de Monsieur !

Le vieux monsieur veut se montrer lyrique et, avec emphase, il s'exclame :

— Moi qui ai tant aimer l'embarquement pour Cythère, je m'indigne, lorsque je rencontre des hommes que tente le voyage à Sodome ; en somme, on n'a pas le droit de traiter ces « filles » ces... ces... ces... mettons hommes-filles, mais moi, je ne peux pas me retenir !

Sans doute le tribunal comprend-il cette thèse, car il acquitte le moralisateur qui s'en va satisfait, tandis que les deux éphèbes murmurent d'une voix défaillante.

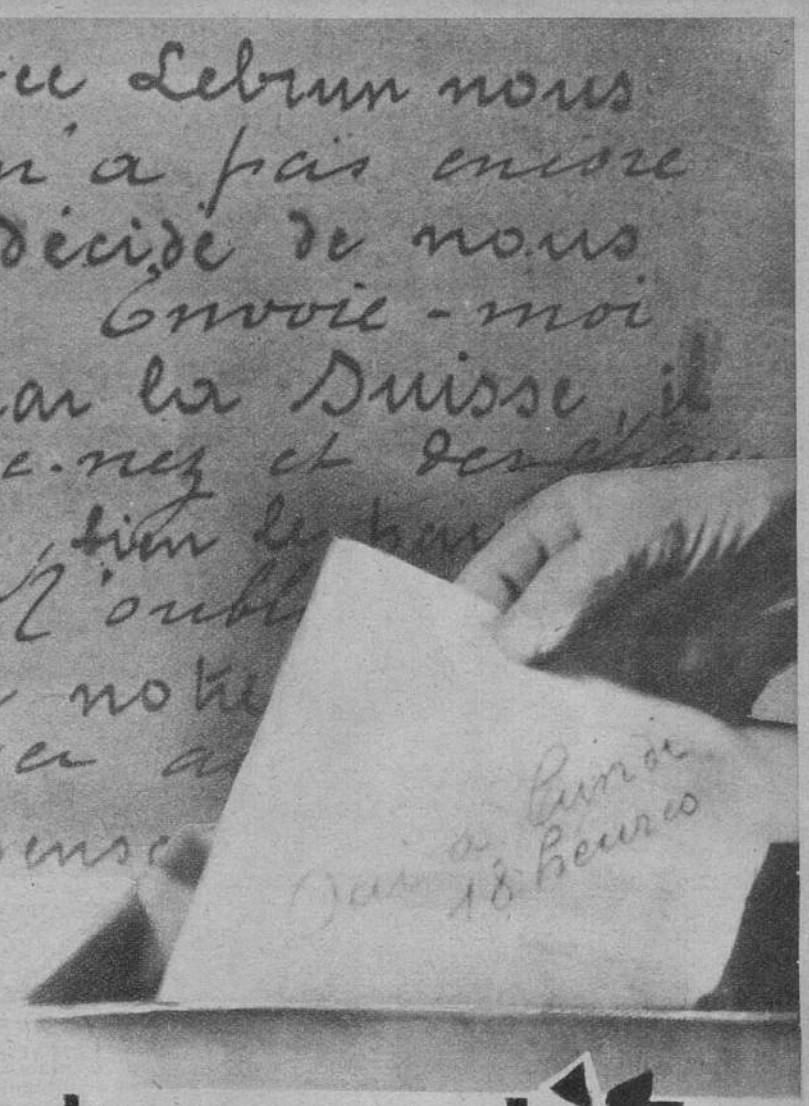
— *C'est honteux !*

Et, pour se remettre, ils se tamponnent délicatement le visage d'un microscopique mouchoir en dentelle, tout parfumé de l'âpre odeur à la fois miellée et poivrée de l'œillet pourpre.

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

REMÈDES WOODS 10, Archer Str. (188 T. B. R), Londres W. 1.



La cryptographie et les encres secrètes

Dans combien de romans n'a-t-on pas vu des personnages louches, espions ou grands criminels, user d'écritures secrètes, d'encres sympathiques et de signes conventionnels pour échanger avec leurs complices des secrets importants ? On pourrait croire après cela que la cryptographie n'existe que dans l'imagination des fabricants de feuilletons.

Erreur! La cryptographie est une véritable science, dont l'utilité fut particulièrement appréciée durant la guerre.

Cette science n'est point nouvelle. Il s'en faut. On la pratiquait déjà dans l'antiquité. Les armées romaines y recouraient. Jules César ne donna-t-il pas son nom à un procédé cryptographique aujourd'hui classique, lequel procédé consiste notamment à remplacer telle lettre de l'alphabet par telle autre (par exemple *a* par *b*, *b* par *l*, etc.)?

Le plus grand spécialiste de la cryptographie, comme de tout ce qui touche à la fois à la police et à la science, est le Dr Locard, directeur du laboratoire de police technique de Lyon. Voici ce que nous a déclaré l'éminent graphologue :

« En présence d'un cryptogramme à déchiffrer, il importe d'abord de savoir par quelle méthode la pièce a été établie. Nous en connaissons trois :

« Celle dite d'interversion qui consiste à remplacer les lettres du « clair » par les lettres correspondantes d'un ou plusieurs alphabets ; ces alphabets de substitution peuvent être formés de lettres (systèmes littéraux), de chiffres (systèmes numéraux) ou de chiffres conventionnels (stégonogrammes);

« La méthode de transposition, où l'ordre des lettres est brouillé, c'est-à-dire où les lettres du texte clair ont été rangées dans un ordre déterminé, diffèrent de l'ordre normal;

« Enfin, la méthode du dictionnaire, où chaque correspondant possède un dictionnaire dans lequel les mots sont traduits par des nombres.

Et comment peut-on arriver à déchiffrer des textes aussi compliqués ?

Si le texte est en lettres, on compte les fréquences de chaque lettre. Si le nombre des lettres est normal — si, par exemple, l'*e* est de beaucoup le plus fréquent, le *k* absent ou très rare, etc., — il y a transposition. Sinon il y a interversion, soit que l'ordre des fréquences ait été renversé (interversion monoalphabétique), soit que ces fréquences deviennent sensiblement égales (interversion polyalphabétique).

« Si le texte est en chiffres, des groupes de nombres de longueur égale indiquent un dictionnaire. Dans le cas contraire, il s'agit d'une interversion numérale.

Si le texte est en signes conventionnels, c'est un stégonogramme, donc une interversion.

Mais ce n'est pas suffisant de déceler le système ! Comment fait-on pour lire ?

C'est alors un travail très long et très délicat, car plusieurs procédés de déchiffrage existent pour chaque système.

La haute cryptographie, on le voit, est une science ardue, pleine d'embûches. Il y a quelque mérite à s'y distinguer.

Le jus d'oignon constitue une encre sympathique excellente. Il suffit, pour l'employer, de couper l'oignon avec un canif et d'imprégner la plume avec le suc végétal retiré.

Une écriture invisible, tracée avec une solution de sulfate de cuivre, apparaît sous l'influence des vapeurs ammoniacales.

Les encres mystérieuses.

Et pourtant les combinaisons compliquées de lettres ou de chiffres ne sont pas les seuls moyens employés pour dépister les curieux et les indiscrets par les praticiens de l'écriture cryptographique. Ceux qui tiennent absolument à ce que le secret de leur correspondance ne soit pas surpris usent aussi d'encres invisibles, ou sympathiques.

Comment fait-on pour déceler sur du papier blanc les traces de cette écriture mystérieuse ?

On examinera tout d'abord, nous explique encore le docteur Locard, les documents suspects pour voir si l'écartement des lignes, la largeur des blancs ou la présence des pages blanches impliquent la possibilité d'un texte secret. Ce texte peut se trouver également soit sur l'enveloppe, soit à l'intérieur de celle-ci. On en a trouvé sur du linge empesé, sur des faux cols, des boîtes en carton, sur les marges ou les bandes des journaux.

« Très fréquemment, l'examen à la lumière oblique décèle le texte secret, qui apparaît alors sous forme d'une trace mate ou, au contraire, d'une traînée luisante.

« La révélation peut se faire soit d'une façon définitive, soit d'une façon fugitive. Dans ce dernier cas, on peut, après lecture et photographie du document, laisser celui-ci suivre son cours. Tout dépend de la tactique que l'on s'est donnée.

« Jusqu'ici, les méthodes employées ont été surtout les révélations par la chaleur, la coloration par l'iode, le procédé de Takayama à la nigrosine, pour l'écriture à la salive, et la méthode Stokis à l'érytrosine ammoniacale.

« On se sert également des poudres colorantes, notamment du graphite, de l'oxyde de fer et du rouge anglais.

« Mais des recherches pratiquées pendant la guerre ont permis de mettre au point des procédés infiniment plus sensibles et efficaces.

Les formules d'encres sympathiques sont variées et des plus complexes. Il en est une particulièrement connue et qui a fait ses preuves ; en voici la formule : 5 grammes de chlorure de cobalt dissous dans 100 centimètres cubes d'eau distillée.

Au-dessus : *Pendant la guerre, un prisonnier, entre les lignes d'une lettre banale, avait indiqué à son correspondant comment il s'évaderait. Il s'était servi d'urine qu'un fer chaud avait fait ensuite apparaître.*

Les caractères d'un document « au cobalt » apparaissent à la chaleur, mais s'effacent aussitôt le papier refroidi.

Mais il existe une encre plus étrange encore. Celle-ci, contrairement aux encres sympathiques proprement dites, permet de tracer des caractères visibles pendant quelques minutes et qui disparaissent entièrement d'eux-mêmes.

Un certain Patrick Harrighton a su tirer parti de cette singulière invention.

Harrighton, en paiement d'un bracelet-montre en platine serti de brillants et d'un prix de 10 000 francs, avait réussi à donner à un bijoutier londonien un chèque établi avec cette encre.

Le bijoutier, son « client » parti, regarda le chèque. Quelles ne furent pas sa stupéfaction et sa colère en voyant que toutes les mentions portées sur ce chèque s'étaient volatilisées !

Les professionnels du haut espionnage disposent d'encres dont certaines sont des merveilles chimiques. Il n'en est pas de même des simples détenus quand ils veulent correspondre secrètement entre eux ou avec des complices du dehors, comme cela se voit fréquemment.

Ne disposant pas des matières nécessaires pour confectionner de savants mélanges, les prisonniers se servent de liquides usuels — l'ammoniaque par exemple — ou mieux de liquides naturels — salive, urine, jus de citron, jus d'oignon surtout.

Tout récemment, deux voleurs d'autos récidivistes, arrêtés par des inspecteurs de la Section des autos de la Police judiciaire, écrivirent avec leur propre urine à des comparses en liberté. Ainsi combinèrent-ils un plan d'évasion. Mais il fut éventé, la lettre ayant été saisie à temps.

L'écriture tracée avec une solution de sels de cobalt apparaît à la chaleur d'une lampe à pétrole et disparaît quand le document se refroidit.

Une écriture tracée avec une solution de nitrate de bismuth ou d'acétate de plomb se révèle avec un bain de sulfure de sodium.

La chaleur constitue le révélateur courant des encres sympathiques en général. Un fer à repasser appliqué très chaud sur des caractères au « jus d'oignon » les fera apparaître. Placer le papier quelques secondes au-dessus du verre d'une lampe à pétrole est un moyen facile et pratique.

Une très mince couche de teinture d'iode est aussi un réactif excellent pour déceler les caractères à l'ammoniaque ou à l'urine. Une écriture tracée avec une solution de sulfate de cuivre apparaît sous l'influence de vapeurs ammoniacales.

Nombreux furent les prisonniers de guerre qui, connaissant ces trucs, les employèrent.

Notre excellent confrère Maurice Oriol, chroniqueur judiciaire, et le talentueux romancier Thierry-Sandre, qui passèrent outre-Rhin de durs mois de captivité, nous ont conté à ce sujet quelques anecdotes vécues et pittoresques. Thierry-Sandre qui, lui, fut prisonnier à Vörhenbach dans la forêt Noire, put ainsi adresser secrètement à un journal un long poème : *Ballade des poilus de Verdun*, qui parut en pleine guerre.

Évidemment, il y avait pour l'expéditeur des risques, voire de terribles représailles à encourir...

... Fin 1916, à la suite de patientes études de laboratoire, les services de l'Identité judiciaire découvraient le réactif des encres secrètes allemandes.

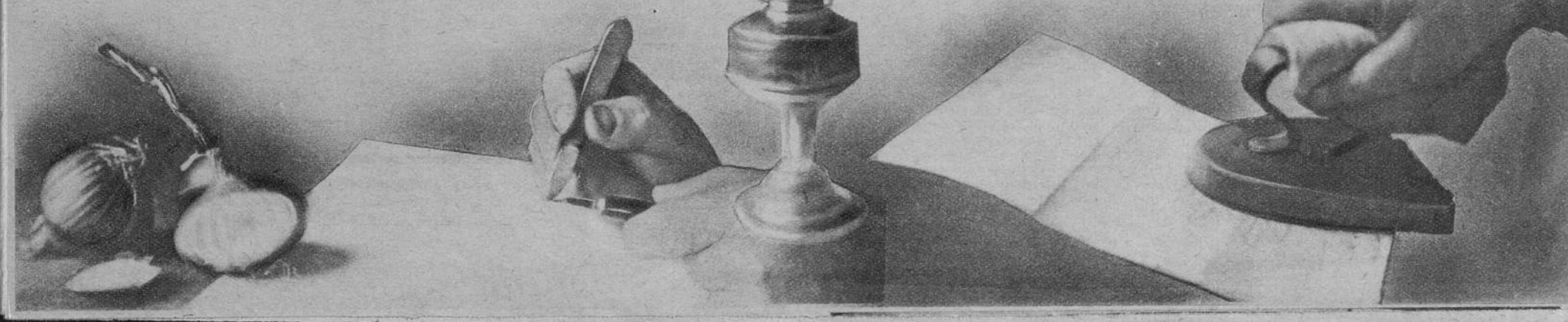
Découverte importante au premier chef, puisque, grâce à elle, nous fûmes à même, durant la seconde partie des hostilités, de déchiffrer tous les crytogrammes émis par les agents du contre-espionnage allemand.

Une multitude d'espions payèrent de leur liberté, voire de leur vie, cette remarquable découverte. On dut notamment à celle-ci, ainsi que nous l'a rappelé M. Priolet le nouveau directeur adjoint de la Police judiciaire du camp retranché de Paris,

(*Suite page 15*).

NOEL PIERRE.

Voici un document écrit au jus de citron qui est révélé lorsqu'on passe un fer chaud sur le document.



Une fille de trottoir, la grosse Marie, se toqua du futur normalien.

En haut : *Il hésitait alors entre Normale et les Chartes.*

Le business ne fait plus ses frais, me confia plein d'amertume Jojo-Doigts-de-Panards — rencontré à la sortie du turf, un jour gris d'automne... et de poisse pour les favoris.

« Comme tu le vois, je suis obligé de bosser... C'est dur à mon âge !

Jojo, je l'ai connu au collège. Qu'on me pardonne si je ne dis pas lequel. Il est pénible, en effet, de nommer expressément la pépinière d'où sortit avec cent, avec mille honnêtes garçons, quelques déclassés du genre de cet astre du milieu.

Vers 1906, on aurait pu prédire à Jean-Georges P.... une brillante carrière.

Il venait de passer son bachot — latin, sciences — ne vous déplaise, et, s'il hésitait entre Normale et les Chartes, ce n'était que par une sorte de snobisme, cette fatuité des jeunes qui se croient doués pour la conquête du monde et ne parviennent à séduire bien souvent que la femme de chambre de leur mère, une ambitieuse égoïste dont l'unique souci consistera à garder leur amant, à l'abaisser, à le maintenir à leur niveau...

Jean-Georges fit naufrage dans une aventure pareille.

Une fille de trottoir, la grosse Marie, péripatéticienne de trente-cinq ans qui exerçait son métier dans les parages de notre « bahut » se toqua du futur normalien qui, flatté à dix-sept ans d'avoir une femme à l'œil, en perdit la tête.

Une passion furieuse, entretenue avec un art savant par la goule, s'empara de lui. Il échoua dès lors à tous ses examens, quitta le logis paternel pour vivre aux crochets de sa maîtresse.

Deux ans plus tard, la correctionnelle le voyait apparaître sur son banc usé par des générations de vauriens. Il y récoltait trois mois pour injures aux agents et rebellion.

Jean-Georges était consacré.

***

La vie... La mort...

Bien des fois il me fut donné, depuis cette époque lointaine, de revoir — au gré des circonstances — mon ancien condisciple.

Pendant la guerre, il se conduisit mieux que bien d'autres ; il chargea l'ennemi avec un pied gelé, fut l'objet d'une citation, puis demeura quatre mois dans un hôpital où on lui fit l'ablation des quatre doigts de son pied mort.

Quand il en sortit, il avait débauché une infirmière, la fille d'un industriel qu'il dressa peu après à faire la noce... jusqu'au jour, où un faire-part m'annonçait la mort de cette malheureuse, survenue accidentellement dans sa vingt-septième année.

A l'église de Notre-Dame-de-Lorette où j'allai porter mes condoléances à Jojo — il avait adopté officiellement ce surnom — je le trouvais entre le père et les oncles de sa femme, plus compassé que l'ordonnateur peut-être, sévère, strict, parfait. Sans la boucle huileuse de sa chevelure ramenée sur le front et la tige de drap clair de ses fins souliers vernis, on n'aurait pu le classer dans ce milieu à part qui ne renonce jamais à ses parures réglementaires.

— Tu m'attends à la sortie, me dit Jojo. Les vieux de Monette la ramènent dans leur patelin où ils ont un caveau. Elle y sera bien. Mais je la laisse partir seule. Morte, elle n'est plus à moi !... Dans un quart d'heure aux Palmiers... C'est en face, nous prendrons un verre.

C'est après avoir absorbé son troisième Bordeaux-Vichy — boisson de circonstance — que Jojo se sentit en mesure de me conter la mort de son gagne-pain.

— Elle m'avait dans la peau, ah, je peux le dire ! Une travailleuse, malgré ses origines ! Entre nous, j'peux t'affranchir. Elle a clamsé d'un coup de feu !...

— Non ?

— Chut ! Fais pas l'étonné. On n'est jamais sûr du voisin.

Et plus bas, avec cette grimace des lèvres qui permet d'envoyer les mots à « domicile » tout en surveillant l'alentour :

— C'est le petit Corse de la rue Fontaine qui l'a butée. Il la voulait, elle l'a envoyé aux pelottes. Il n'a pas pu le digérer... Lundi soir (c'est pas vieux), sur le Boul' il lui a encore fait ça à la passion, puis, sur une rigolade de ma môme... pan ! pan ! pan !... A trois heures, quand elle est rentrée, vaillante, sans avoir appelé, ni mis personne au courant, malgré le plomb qu'elle avait dans la peau, elle m'a dit bien doucement, après s'être étendue sur le lit :

« — C'est Luigi. Je vais passer... Y a pas de témoins ! Adieu, mon Jo !... »

De quels moyens usa mon ex-camarade pour dissimuler aux médecins de l'état civil la cause vraie de cette mort ? Si Jo, dans l'excès de son chagrin m'en fit la confidence, je ne me crois pas qualifié pour l'écrire.

Il est de ces secrets que la « régularité » oblige à garder pour soi. Qu'on m'en excuse. Et puis aucune douleur n'est éternelle : la mort de Monette a été vengée.

Alors !

La lutte quotidienne pour le bifteck, les affaires, terribles pourvoyeuses d'émotions et de soucis, devaient d'ailleurs aider Doigts-de-Panards à se consoler.

Il eut la chance pour lui, s'éleva jusqu'à pouvoir acheter une « maison » en province, puis un cinéma et un hôtel. S'il retomba ensuite, il n'en faut accuser que le destin qui eut toutefois le bon goût de lui laisser intacts son sens de la combine et son expérience des dames de toutes conditions.

Temps de chien.

Intrigué par les sombres paroles que Jojo, rencontré sur la pelouse de Gravelle, m'avait jetées, en déchirant ses tickets de la « dernière », je m'efforçai de lui tirer de plus amples détails sur la situation qu'il dépeignait si tristement.

Mais l'autocar nous avait fait traverser tout Paris côte à côte, et serrés comme on ne l'est que dans ces véhicules dont la clientèle est, par essence, débonnaire, sans que Jojo se soit décidé à me parler d'autre chose que de l'affaire d'*Ecureuil-V*, un « bon boulot » selon sa propre expression.

A Barbès-Rochechouart, mon compagnon, d'un coup de gueule péremptoire, réclama l'arrêt.

— On prend l'apéro ? me dit-il à mi-voix tout en s'efforçant de n'écraser qu'un pied sur deux, dans l'étroit passage réservé entre les voyageurs.

Sur le trottoir, la terrasse de ce café à la devanture champ-élyséenne fourvoyée dans un faubourg nous reçut.

La clientèle clairsemée permettait la conversation. Jojo, devant un Raki couleur d'eau de chaux, poussa un soupir lugubre.

— Après celui-là, qui sait si je pourrai m'en payer un autre, murmura-t-il, le verre entre ses doigts aux bagues trop voyantes.

« Enfin, à la tienne, tout de même !

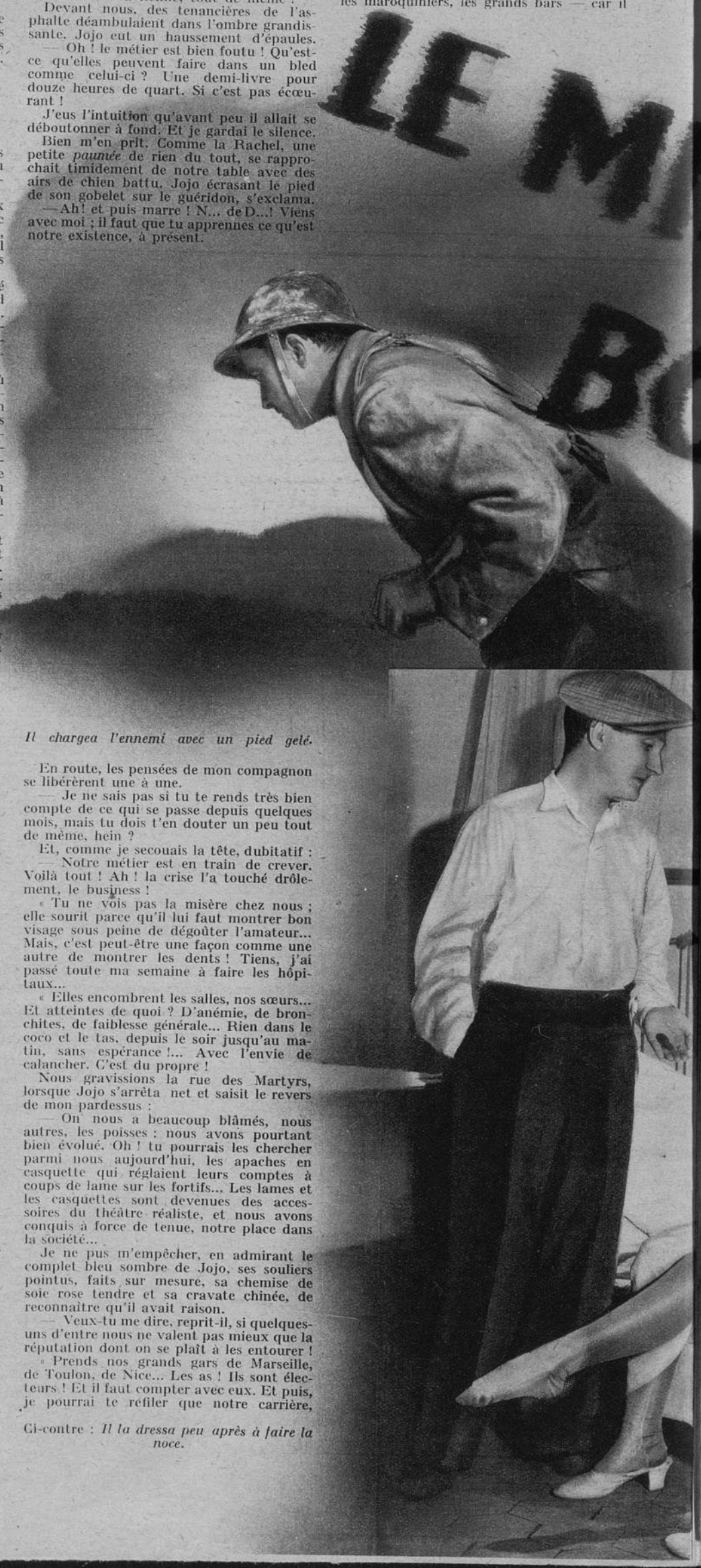
Devant nous, des tenancières de l'asphalte déambulaient dans l'ombre grandissante. Jojo eut un haussement d'épaules.

— Oh ! le métier est bien foutu ! Qu'est-ce qu'elles peuvent faire dans un bled comme celui-ci ? Une demi-livre pour douze heures de quart. Si c'est pas écœurant !

J'eus l'intuition qu'avant peu il allait se déboutonner à fond. Et je gardai le silence.

Bien m'en prit. Comme la Rachel, une petite *paumée* de rien du tout, se rapprochait timidement de notre table avec des airs de chien battu, Jojo écrasant le pied de son gobelet sur le guéridon, s'exclama.

— Ah ! et puis marre ! N... de D...! Viens avec moi ; il faut que tu apprennes ce qu'est notre existence, à présent.



Il chargea l'ennemi avec un pied gelé.

En route, les pensées de mon compagnon se libérèrent une à une.

— Je ne sais pas si tu te rends très bien compte de ce qui se passe depuis quelques mois, mais tu dois t'en douter un peu tout de même, hein ?

Et, comme je secouais la tête, dubitatif :

— Notre métier est en train de crever. Voilà tout ! Ah ! la crise l'a touché drôlement, le business !

« Tu ne vois pas la misère chez nous ; elle sourit parce qu'il lui faut montrer bon visage sous peine de dégoûter l'amateur... Mais, c'est peut-être une façon comme une autre de montrer les dents ! Tiens, j'ai passé toute ma semaine à faire les hôpitaux...

« Elles encombrent les salles, nos sœurs... Et atteintes de quoi ? D'anémie, de bronchites, de faiblesse générale... Rien dans le coco et le tas, depuis le soir jusqu'au matin, sans espérance !... Avec l'envie de calancher. C'est du propre !

Nous gravissions la rue des Martyrs, lorsque Jojo s'arrêta net et saisit le revers de mon pardessus :

— On nous a beaucoup blâmés, nous autres, les poisses ; nous avons pourtant bien évolué. Oh ! tu pourrais les chercher parmi nous aujourd'hui, les apaches en casquette qui réglaient leurs comptes à coups de lame sur les fortifs... Les lames et les casquettes sont devenues des accessoires du théâtre réaliste, et nous avons conquis à force de tenue, notre place dans la société...

Je ne pus m'empêcher, en admirant le complet bleu sombre de Jojo, ses souliers pointus, faits sur mesure, sa chemise de soie rose tendre et sa cravate chinée, de reconnaître qu'il avait raison.

— Veux-tu me dire, reprit-il, si quelques-uns d'entre nous ne valent pas mieux que la réputation dont on se plaît à les entourer !

« Prends nos grands gars de Marseille, de Toulon, de Nice... Les as ! Ils sont électeurs ! Et il faut compter avec eux. Et puis, je pourrai te refiler que notre carrière, comme la vôtre, mène à tout, à condition d'en sortir...

— Peut-être...

— Oui. Mais que se passe-t-il en ce moment ?

« L'administration, sous l'influence de pouvoirs occultes, rend à nos femmes le métier impossible...

— Voudrais-tu qu'elle protège votre industrie, par hasard ?

— Pourquoi pas ? De l'avis même des spécialistes, des penseurs, des statisticiens, ce que vous appelez la *prostitution* (un bien grand mot) fait vivre vingt personnes autour de la femme qui s'y livre...

— Vous autres d'abord ! lançai-je, avec vivacité.

Jojo sourit :

— Tu tiens aux légendes... mais les hôtels, les bistrots, les marchands de mode, les bijoutiers, les restaurants, les fourreurs, les maroquiniers, les grands bars — car il

Ci-contre : *Il la dressa peu après à faire la noce.*

n'y a pas que les petites radeuses du tas qui s'expliquent — les palaces, les banques elles-mêmes ! Que deviendrait leur chiffre d'affaires si les femmes ne se vendaient pas, très cher quand elles le peuvent, pour une thune quand il n'y a pas moyen de faire autrement ?

Nous avions repris notre marche.

Jojo continua, amer :

— Il est bon de philosopher un peu, de temps à autre, vois-tu. Cela nous permet de ne pas croire à certains principes qu'on s'entête à faire pénétrer dans l'esprit du peuple et qui sont faux.

« Le Parlement a mis des années pour autoriser le jeu. Il n'y a pas encore longtemps, on proclamait les loteries immorales, alors que la Ville de Paris, depuis un demi-siècle, effectuait chaque trimestre, des tirages officiels pour ses valeurs à lots.

« Les courses ? Parlons-en ! On a installé le P. M. U. dans toutes les villes de France. D'ici peu, chaque citoyen recevra la visite des fonctionnaires qui viendront prendre ses paris à domicile, tous les matins.

« Et je glisse sur « pari-double », ce nouveau procédé qui, dans les enceintes, attire le joueur par l'appât d'un gain encore plus problématique que les autres, mais permet, en raison des gros bénéfices possibles autant qu'aléatoires, de lui enlever ses derniers sous avant la clôture de la réunion.

Où vois-tu la morale dans tout ceci ?

Je n'eus pas le loisir de répondre.

Nous étions arrivés à la porte d'un hôtel de vastes proportions, situé derrière la place Clichy, dans une rue calme et bien aérée. Jojo serra la main du personnage assis au bureau, lui posa brièvement quelques questions à voix basse.

— Oui, ces dames sont rentrées, monsieur ; elles vous attendent, répondit l'employé.

Je suivis mon camarade, l'ascenseur, en grinçant, nous amena au troisième étage. D'autorité, Jojo ouvrit une porte, et je me crus soudain transporté dans la manutention d'un bazar ou d'un grand magasin.

Nouveau commerce.

Trois femmes en déshabillé — ce qui manquait peut-être de couleur locale — s'affairaient autour d'un immense lit de milieu surchargé des marchandises les plus hétéroclites. Des valises béantes sur les sièges, vomissaient des robes, des fourrures, de la lingerie. Dans un coin, une pile de boîtes de conserves s'élevait du tapis jusqu'à hauteur d'homme. L'armoire, dont les portes étaient entr'ouvertes, remplie de flacons de parfums, de boîtes de savon, de vaporisateurs, de pots aux étiquettes diverses, exhalait mille senteurs suffocantes.

Enfin sur un rayon, contre le mur, un régiment de colis bien ficelés, cachetés comme prêts à être expédiés par poste ou par chemin de fer, semblaient attendre leur départ.

Sans me laisser le temps d'exprimer ma surprise, Jojo, homme du monde ou du *demi* (encore plus assoiffé d'égards que le premier) me présenta les trois dames, en pleine activité :

— Clotilde, Mireille et Jeannette, mes commises, ricana-t-il... Et alors, ça a marché aujourd'hui ?

La réponse qui m'aurait éclairé, je l'attends encore.

Les femmes qui, au ton de la voix de leur maître, avaient compris, d'un vague signe de tête que l'on pouvait interpréter de plusieurs façons, formulèrent leur réponse.

— Tu vois, reprit Jean-Georges, nous sommes dans les affaires, maintenant. Le « truc », c'est fini.

« Tiens, vise Nénette. Elle est pourtant gironde. Elle a de la bouteille, mais c'est quelqu'un. Jamais d'*arnaque* avec elle, depuis dix ans qu'on se connaît. Eh bien ! au Moulin-Rouge, voilà une gonzesse qui a toujours bien gagné sa semaine... six, sept livres régulièrement. Depuis l'hiver dernier, pas même de quoi payer son bock et son métro...

D'un mouvement brusque, il avait attiré la femme contre lui, écarté son peignoir, découvert la poitrine ferme, les épaules blanches au-dessus de la courte chemise qui laissait voir plus bas, des jambes un peu fortes.

Avec des tapes de maquignon présentant un produit de choix, il la fit tournoyer, se renverser, découvrant ses cuisses lourdes, et même un peu plus...

Les autres, tout à leur travail, ne parurent point effarouchées de cette préférence.

Ex-filles d'amour, le goût marqué de l'homme pour la régulière ne pouvait être que normal à leurs yeux.

Nénette, d'un gros baiser, remercia ; puis, reprenant son carnet et son crayon, elle reprit son rôle de manutentionnaire.

— Dis donc, quel prix ces chandails, Jojo ? fit-elle tandis que mon ami, penché sur Mireille, lui donnait tout bas des instructions probablement... commerciales.

— Le gros Alex m'a dit qu'il les prendrait en vrac à une bougie l'un dans l'autre.

— Il cherre ! Du tout-laine !

— Oui, mais la saison est avancée. Et puis ils ne sont plus guère de mode. Maintenant, on veut de l'uni.

— C'est pas payé, tout de même. Enfin !

La bonne Nénette poussa un râle d'Auvergnate obligée de lâcher sa camelote à perte et, rageusement, fit un paquet des lainages qu'elle débita ensuite, non sans porter vingt fois son crayon à sa bouche pour s'aider à faire la multiplication indispensable.

— Cinq fois quatre... et je retiens deux...

— Toi, tu ne feras jamais une comptable, ricana le « patron »... Ah ! autre chose ! il me faut de gentilles robes, georgette ou crêpe marocain, article de qualité ; vous pouvez me trouver ça ?

Clotilde eut une exclamation triomphante :

— Moi ! Jojo !

— C'est bon. Nous en recauserons.

Instinct, divination ? Il me parut que la réplique brève de mon camarade n'avait eu pour but que de couper court à toute espèce de détails.

Au reste, il m'entraînait nerveusement vers la porte, appelé me dit-il, par un rancard urgent.

Dans l'escalier, son calme reprit le dessus.

— Je sais ce que tu vas penser, fit-il en souriant. Eh bien ! tu te trompes, j'ai voulu te faire voir comment on se défend quand la nécessité est là. J'avais un peu de « fric » à gauche, mes femmes n'en fichaient plus un coup... Je les utilise dans une affaire que j'ai montée. Beaucoup de potes ont dû agir comme moi d'ailleurs. Il y en a sûrement dont je ne partage pas tout à fait les idées, parce que les gonzesses ne sont pas bonnes à tout. Ainsi, je te cite Pierrot. Il a dressé la sienne à pratiquer la « machinette » (1), et, aussi un autre qui place sa poule comme femme de ménage dans des maisons où il y a de l'argenterie... Mauvais! tout ce qu'il y a de mauvais, ces trucs-là !...

Nous étions à l'entrée de l'hôtel, sur le trottoir, Jojo me tendit sa droite.

— Si tu as besoin de *limaces* ou de chouettes cravates, faudra pas te gêner, on te fera des prix...

Je tenais encore ses doigts entre les miens, et je le remerciais quand l'inspecteur G..., de la « mondaine » se dressa à deux pas de nous. S'emparant de ma main libre, il se mit à l'étreindre amicalement.

— On ne vous voit plus, me dit-il d'un air détaché. Vos amis vous accaparent !

— Je te laisse avec monsieur, en profita pour murmurer Jojo. A un de ces jours !

Il avait disparu.

Le policier me prit par le bras.

Ce n'est pas de la blague.

— Je vais vous exposer en quelques mots, me dit l'inspecteur, après que nous eûmes cheminé côte à côte jusqu'à la place Blanche, tout ce que vous mourez d'envie de me confier...

« Il y a une curieuse évolution en ce moment chez les mauvais garçons.

« Les affaires, toutes les affaires, les louches et même les moins suspectes ont fini par tenter ces gars-là. Habitués à un certain confortable qui leur tomba du ciel pendant les années de prospérité, ils ne peuvent plus s'en passer.

« D'autre part, la *traite* n'est plus intéressante. Ceux qui s'y livrent encore sont des anciens qui conservent jalousement leurs prérogatives.

« Ces messieurs se sont donc jetés dans la négoce.

« J'en connais qui travaillent comme des mercenaires, mais toujours à leur façon, c'est-à-dire de trafics, de vente d'objets importés en fraude, par exemple cigarettes et tabac de contrebande, timbres fiscaux volés, pièces de tissus faites à la roulotte, carambouille. Leurs femmes restent à la maison et le soir, l'homme rentre fourbu.

« Votre ami Jojo, lui, c'est un marle ! Il sait que je le surveille. Ce n'est pas sans arrière-pensée qu'il vous a invité chez lui. Il sait aussi que, si vous parlez de lui dans un article, vous ne citerez — car vous êtes discret — ni son vrai nom, ni son adresse authentique. Mais il avait à vous faire connaître ses nouveaux moyens d'existence... Orgueil, malice !

« N'empêche que le plus curieux, c'est que je n'ai pas encore pu voir clair dans son cas.

« Je sais qu'il vend à des forains pas mal de camelote. Des collègues à moi ont pisté ses femmes qui passent leurs journées dans les magasins — les grands, surtout aux jours d'exposition — et, sans jamais pouvoir en prendre une.

— Vous croyez donc ?...

— Dites que j'en suis sûr !... Oh ! il les a dressées merveilleusement. Elles achètent même beaucoup, ces drôlesses, et elles paient !... Les commis les estiment ; ce sont de bonnes clientes et j'en arrive à me demander si elles n'usent pas de leurs charmes pour obtenir avec la complicité plus ou moins volontaire de ces jeunes calicots, des avantages, des faveurs... ou des rabais considérables...

— Il y a aussi les copains à qui il achète le produit de cambriolages... et puis ceux qui lui fournissent les colis paumés dans les gares...

— Pourquoi, si vous possédez tant de soupçons, n'avez-vous pas perquisitionné chez Jojo ?

— Pourquoi ? Mais parce que je n'en ai pas le droit, simplement... Et voilà un type qui fait du commerce sans patente — il est en hôtel — un gars qui a cinq ou six condamnations sur les reins, un être taré, un maquereau officiel qui me rigole à la figure quand il me rencontre et qui pourrait très bien me faire coller à pied pour un mois si je m'avisais de mettre le nez dans ses affaires, de ma propre autorité.

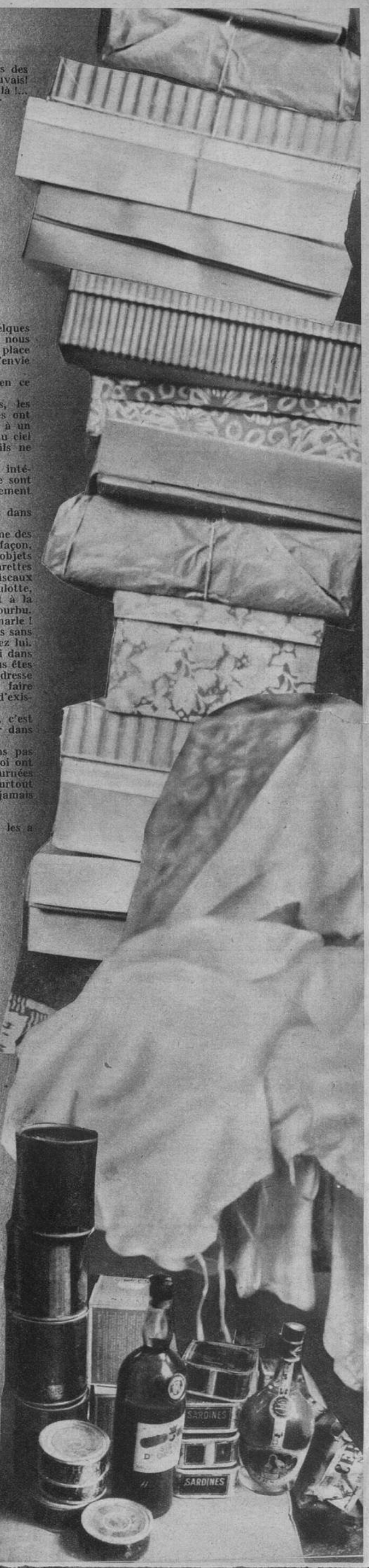
« J'attends... J'espère qu'un jour l'occasion, le hasard me donneront assez d'armes contre lui pour obtenir un mandat... Mais je n'y compte guère. Et peut-être qu'à ce moment, s'il vient jamais, la crise ayant pris fin, M. Jojo aura renvoyé ses épouses sur le trottoir. Avec sa croix de guerre, ses relations, son pognon et son culot, il me possédera une fois de plus, parce que la camelote, il l'aura négociée depuis belle lurette et je n'aurai plus devant moi et mon permis de perquisition qu'un honnête souteneur inattaquable...

. . . . . .

Si Jojo a connaissance de ces lignes, j'espère qu'il voudra bien m'envoyer un petit mot pour me dire ce qu'il en pense.

JEAN CRÉTEUIL.

(1) Vol à la tire.

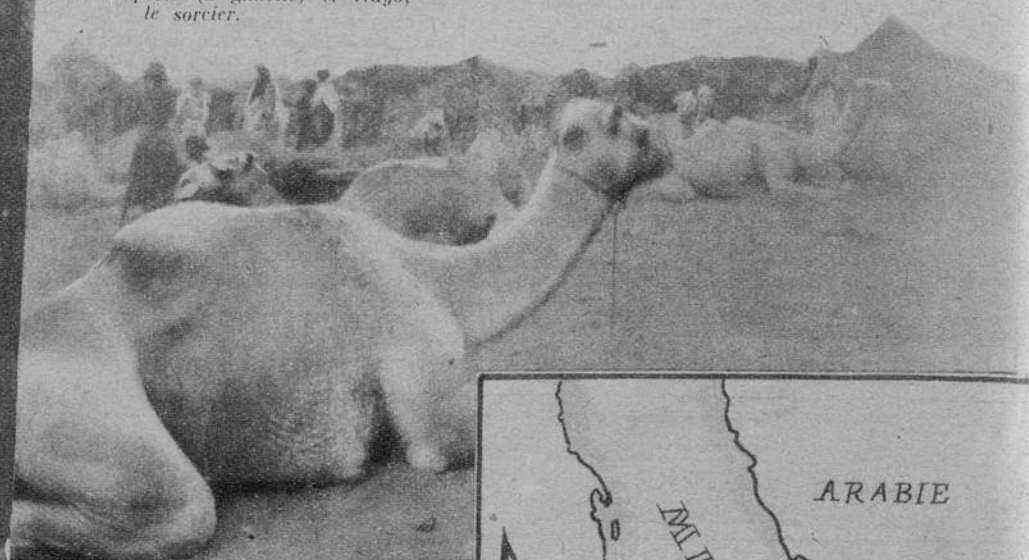


A droite : *Le lit était surchargé de piles de marchandises les plus hétéroclites... fourrures, lingerie, boîtes de conserves, etc.*

LA GUERRE DES ESPIONS SUR LA MER ROUGE

Un puits dans une oasis.

Maurice Laporte (à gauche) et Nago, le sorcier.



Comment j'ai vendu des armes au Négus

par **Maurice LAPORTE**

III (1)

Nogo, le sorcier.

EDGARD LANSING avait décidé que nous passerions la journée au village sur lequel planait l'autorité de Nogo, un sorcier du Bas-Soudan, dont les hommes composant notre escorte, six chameliers indigènes, vantaient la science de guérisseur, de nécromancien et de diseur de bonne aventure.

Depuis que le *Schwarz-Gelb* avait réussi, après la première et infructueuse tentative dont je vous ai narré les péripéties, à nous déposer sur la côte, au sud de Ras Asis, cela faisait trois jours et trois nuits que nous traversions un désert de dunes roussâtres, sans rencontrer âme qui vive. La même distance restait à couvrir pour atteindre la frontière abyssine, à ce qu'affirmait l'envoyé spécial du Négus, le Turc Barasoun.

Marchant la nuit, dormant le jour, enroulés dans des couvertures qu'il fallait changer toutes les deux heures pour se rafraîchir, nous étions assez déprimés.

Le besoin d'eau, surtout, se faisait sentir. Le pays était difficile, torride, plein d'embûches et Lansing, chef de notre petite caravane, était accaparé par des problèmes vitaux, tels que les vivres, l'eau, la sécurité des hommes et des bêtes. L'escorte soudanaise recrutée par le Turc n'était sûre que dans la mesure où nous pouvions compter sur le secours de nos winchesters.

Et le troisième blanc, Barasoun, qui nous servait à la fois de guide et d'interprète, était éminemment suspect... Il nous avait déjà menti sur un point au moins : l'itinéraire qu'il nous avait proposé ne devait pas demander plus d'une semaine, aller et retour. Or, tout laissait croire qu'en mettant les choses au mieux nous ne serions pas de retour avant une quinzaine de jours.

Pendant ce temps, que deviendrait le *Schwarz-Gelb* obligé de louvoyer en prudence le long de la côte arabique et que penserait Grégory Kourbassov lorsqu'au jour et au lieu convenus il ne nous trouverait pas au rendez-vous ? Non, vraiment, cette affaire débutait sous de fâcheux auspices.

Nogo nous reçut avec aménité, sur le pas de sa hutte, faite de branchages épineux et de peaux de chèvres. C'était un petit vieillard au visage sournois et rusé, orné d'un collier de barbe blanche. Vêtu seulement d'un pagne et coiffé d'une invraisemblable calotte taillée dans un vieux bonnet de coton, il se déplaçait avec rapidité sur des jambes maigres et tortes. Après que nous lui eûmes offert les cadeaux d'usage : un poignard, une glace de poche, un paquet de cigarettes dont il en mangea cinq ou six séance tenante, pour marquer combien il appréciait cette délicate attention, Nogo tint à toute force à nous faire des prédictions.

Nous avions surtout envie de dormir, mais nous dûmes, sous peine de le désobliger gravement, nous rendre à son désir. Il commença par raconter le passé à sa façon, c'est-à-dire qu'il proféra de telles stupidités que Lansing, suffisamment édifié et désireux d'en terminer, lui ordonna de devoiler l'avenir. Celui-ci, du moins, était plus cocasse : Lansing deviendrait immensément riche ; moi, j'aurais trente femmes, mais, hélas ! toutes ne me donneraient pas satisfaction, mes serviteurs me voleraient et me trahiraient. Ensuite, Nogo entreprit quelques tours de prestidigitation dont le principal consistait à manier des braises incandescentes avec la plus sereine intrépidité, les mains ayant été préalablement enduites d'une substance visqueuse faite de graisse de chameau. Vieux trucs qui nous arrachaient des exclamations polies, mais ennuyées.

Enfin, on nous conduisit bientôt à notre case et nous nous allongeâmes sur une natte pour goûter un repos bien mérité...

La trahison de Barasoun et son châtiment.

Ma montre lumineuse marquait six heures lorsque je fus réveillé par un frôlement et un bruit de branches cassées. L'obscurité était complète, comme il arrive toujours en ces régions, après la disparition du soleil.

Il y eut un nouveau craquement...

Instinctivement, je levai les yeux et je vis, au-dessus de ma tête, la face de Bamato, le plus jeune de nos guides soudanais, qui passait par une ouverture pratiquée dans le clayonnage de la case.

— Toi y'en a pas faire de bruit et venir avec moi, souffla Bamato en me faisant signe de sortir.

Plus étonné qu'inquiet, je m'assurai que mon colt était bien à ma ceinture et me glissai dehors en enjambant le corps de Lansing étendu en travers de la porte. J'eus encore le temps de constater que la natte de Barasoun était vide, mais, sur l'instant, je n'attachai pas plus d'importance à cette remarque.

— Moi boy fidèle à blanc, me dit Bamato dès que je l'eus rejoint. Et, si toi me donner amulette contre génie du sable, moi y'en aura te faire voir mauvais blanc qui parle avec sorcier pour conduire toi chez Béni.

Je savais que, par « amulette contre génie du sable », Bamato faisait allusion à la boussole qui servait à orienter nos pas à travers le désert. Les regards de convoitise qu'il y jetait lorsque nous déterminions notre direction ne m'avaient pas échappé. Je jurai solennellement de la lui donner s'il n'apprenait des choses intéressantes concernant le projet de Nogo, le sorcier, et de Barasoun, le « mauvais blanc », de nous conduire chez Béni (1).

La nuit s'annonçait tiède et le sol était de sable fin et moelleux. Les deux ou trois douzaines d'indigènes qui peuplaient ce minuscule village étaient accroupis devant les cases pour le repos du soir, autour des calebasses débordantes de mil fumant qu'arrosait une sauce d'herbages et de beurre de karité. Personne ne fit attention à nous.

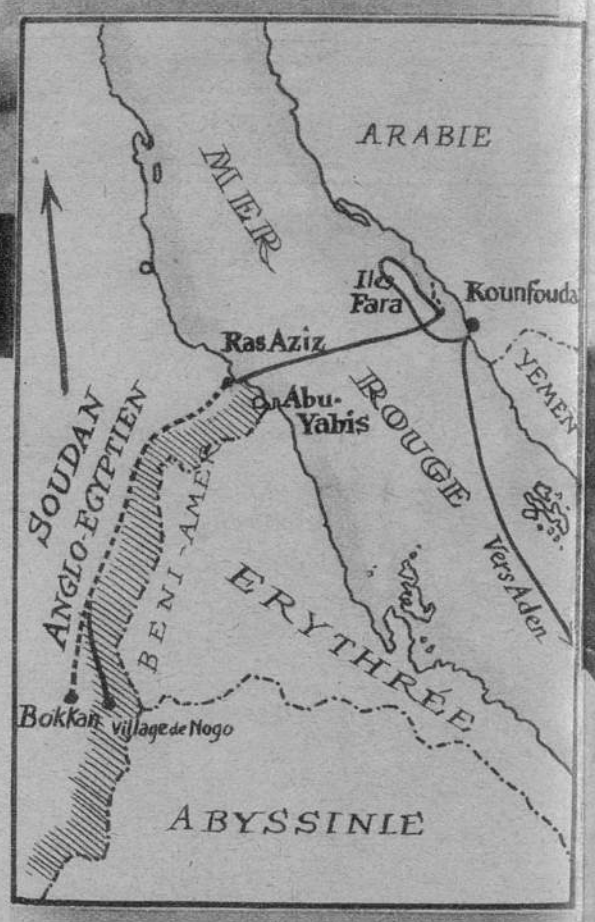
La hutte du sorcier, dont les abords étaient interdits aux indigènes, se trouvait isolée à l'extrémité du village. Nous ne risquions pas d'être surpris dans notre espionnage.

Conduit par Bamato qui m'avait pris la main, je m'approchai à pas feutrés jusqu'à en toucher la paroi. A genoux et avec des précautions infinies, nous écartâmes quelques branchages, ce qui nous permit de voir et d'entendre.

Nous quittâmes notre poste d'observation vingt minutes après... Au fur et à mesure, à voix basse, Bamato m'avait traduit l'essentiel de la conversation qui avait eu lieu en dialecte hadendoa.

— Tu auras l'amulette, Bamato, fis-je comme nous refaisions le chemin en sens inverse. Et, si tu ne souffles mot à personne de ce que tu viens d'apprendre, je te garderai comme boy.

Au-dessous : *Nous fîmes halte dans un pauvre village du bled.*



Traces suivies par la caravane et par le boutre.

Je ne pouvais lui laisser entrevoir de récompense plus séduisante.

L'instant suivant, j'allai secouer vigoureusement Lansing et le mettre au courant du complot tramé contre nous.

Il n'aurait servi à rien de nourrir plus longtemps des illusions sur la loyauté de Barasoun.

Ce qui venait de m'être révélé, grâce à la vigilance de Bamato, peut se résumer ici en peu de mots.

Sous prétexte d'éviter les postes britanniques qui auraient pu s'inquiéter de notre présence en une région désertique que les blancs ne sont pas accoutumés à parcourir, ni en un tel moment, ni en un tel équipage, le Turc avait serré au plus près la frontière érythréenne, mal délimitée et fréquentée par des tribus nomades pour lesquelles la razzia constitue le plus clair de leurs occupations. Quelle complicité secrète unissait Barasoun à Nogo ? Il est certain que le Turc et le sorcier entretenaient ensemble des rapports qui ne dataient pas de la veille. La conversation que je venais de surprendre ne laissait place à aucun doute. Tandis que Nogo se chargeait de nous retenir au village quelques heures encore, des indigènes alertaient des patrouilleurs méharistes érythréens. Ceux-ci, quelques heures plus tard, nous auraient cueillis comme renard en son terrier sur la fausse piste où Barasoun se proposait de nous entraîner. Quoi de plus facile, en somme ? Les postes sont placés à des centaines de kilomètres les uns des autres, les villages sont rares, les villes inexistantes et les indigènes fraternisent entre eux et franchissent indifféremment une frontière éphémère dont les cartes les plus précises ont à tout jamais renoncé à fixer le tracé. Une bonne petite embuscade eût ainsi marqué le point terminus de notre randonnée.

Voilà pour la première partie de l'opération.

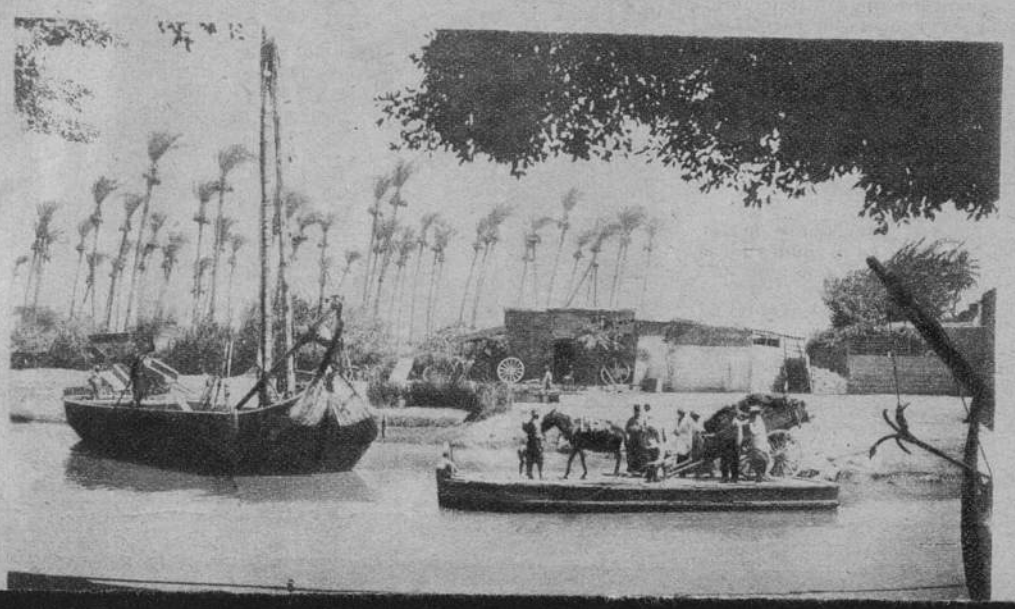
La seconde n'était pas moins machiavélique. Lansing

(1) Voir *Police-Magazine* n°s 267 et 268.

Copyright by Maurice Laporte.

(1) Les indigènes du Bas-Soudan appellent Béni le plateau qui constitue la pointe avancée de l'occupation italienne en Erythrée. J'ignorais encore, au moment où se situent ces événements, que Barasoun avait si bien brouillé les pistes que nous ne nous trouvions guère à plus de trente kilomètres de la frontière de « Béni ».

Dans le nord, le Soudan anglais est assez animé.



Ci-contre : *Je fis amener la voile.*

et moi, retirés pour quelque temps de la circulation, je veux dire retenus en un quelconque fortin du bled pour des vérifications d'identités forcément longues, Barasoun se chargeait de faire savoir au *Schwarz-Gelb* qu'il devait nous rejoindre, pour procéder de concert avec nous au débarquement de la cargaison, non plus à Ras Asis, mais à la pointe d'Abu Yabis derrière laquelle se seraient embossés deux sous-marins qui croisaient, dans cette attente, au large de Ras Casar, c'est-à-dire à la limite des eaux italiennes. Quelques tours d'hélice et, en moins de deux heures, les submersibles tombaient sur le cargo, l'arraisonnaient sans peine et le conduisaient en un port d'Erythrée où on lui faisait le sort réservé en temps de guerre aux contrebandiers d'armes. L'affaire se serait passée sans cri et sans douleur.

Quand je lui eus rapporté ces faits, Lansing examina la situation en Anglais bien éduqué que rien ne saurait prendre au dépourvu. Il appela Bamato et lui posa plusieurs questions sur la contrée, les autres chameliers de l'escorte. Pouvait-on se fier à eux ? Bamato ayant esquissé un geste d'incertitude, Lansing n'insista pas et, brusquement, sans transition, lui demanda s'il se chargeait, lui Bamato, de nous ramener en deux jours à Ras Asis.

— C'est possible, mais y'en aura sûrement crever chameaux, répondit le Soudanais.

— Prépare trois montures, dit encore Lansing.

Puis ses yeux s'animèrent fixant des choses lointaines. Sa voix se fit plus basse. Il s'exprimait par bribes et ce qu'il disait prenait, dans l'air hostile qui nous environnait, un sens sinistre.

— Bamato, tu sais comment on rend chameaux boiteux. Avec ce couteau... Entailles sous les pattes... introduire gravier dans les plaies. Prends garde de ne pas être vu...

Le Soudanais hésitait. Je crus devoir lever ses appréhensions :

— Va, Bamato. Tu seras mon boy. Toi venir après sur grand bateau des blancs...

— Maintenant, conclut Lansing après le départ du noir, je vous prierai de ne plus vous occuper de rien. La conduite des opérations m'intéresse seul. Je préfère ne pas vous y mêler. Je comprends votre nervosité, mon vieux, mais il me faut jouer les cartes telles qu'elles me sont données. Vous me rendrez cette justice qu'on ne m'a pas laissé choisir.

Une demi-heure plus tard, notre petite caravane reprenait sa route vers le sud. Avec force salams, Nogo nous avait souhaité une excellente étape. Quant à Barasoun, sans méfiance, il précédait déjà tout le monde sur la piste ensablée.

J'avais bien remarqué qu'une des montures claudiquait légèrement, mais, sans plus y prêter d'attention, son cavalier avait redressé sa marche d'un coup de lanières.

La première heure déroula sans incident sa monotonie.

Ce n'est qu'à un endroit où la broussaille poussait plus drue sur des dunes plus meubles, affectant la forme de collines aux arêtes vives, mais changeantes sous la mousson, que Lansing, sous prétexte de reconnaître le terrain en avant, fit prendre le galop à son méhari.

— Quoi que vous entendiez, ne dites rien, ne bougez pas que je ne vous aie rejoint, me glissa-t-il au passage.

Puis, tourné vers le Turc :

— Vous venez, Barasoun ! lança-t-il dans la nuit.

L'autre n'attendait que cet ordre.

Je me tenais droit sur ma selle, sans penser. La lune jetait sous nos pas une clarté blafarde qui se réfléchissait sur le sable. Impossible de ne rien distinguer au delà d'une cinquantaine de mètres. Le pied gauche allongé sur le cou de ma monture dirigeait celle-ci mécaniquement, sans que la volonté y fût pour quelque chose. A tout instant je m'attendais à ce que mes nerfs, tendus à l'extrême, cédassent et me précipitassent à terre. Bamato qui voyageaient en queue de la colonne vint se placer près de moi. J'entrevis ses traits, convulsés, son teint couleur de cendre.

Soudain, quelque part, un claquement troua le silence, puis un appel bref, étouffé, suivi d'une seconde détonation.

En proie à une terreur qu'ils ne cherchaient nullement à dissimuler, les Soudanais m'entourèrent en poussant des cris discordants.

— Silence ! hurlai-je.

Et, n'étant pas sûr de la tournure que prenaient les événements, je brandis mon colt dans la direction du plus rapproché.

— Ecartez-vous, ou bien je tire.

Lansing réapparaissait, courbé sur son méhari, comprimant à deux mains sa poitrine.

— Il a tenté de m'avoir... au couteau, proféra-t-il avec effort; il n'était que blessé. Mais... cela ne fait rien... il ne trahira plus jamais.

Il eut un geste vague et s'écroula au sol.

J'avais, heureusement, une petite trousse à pharmacie. Aidé de Bamato, j'eus vite fait de dégager la blessure. La lame, sans doute lancée à toute volée, avait profondément tailladé les chairs ainsi que les muscles intercostaux, saillants et de bonne qualité, ce qui devait provoquer une douleur cuisante, mais l'os et aucun organe essentiel n'étaient atteints. Huit jours de repos et il n'y paraîtrait plus.

En attendant, il importait de regagner la côte dans le moindre délai. Dès que Lansing, pansé et réconforté, fut en état de se soutenir, nous le calâmes sur sa selle en prenant soin de lui attacher les jambes aux flancs de sa monture.

— J'ai été stupide, *old chap*, mais je croyais bien l'avoir descendu du premier coup.

Ce n'était pas l'heure de s'attendrir.

— Pourquoi, Lansing, pourquoi avoir fait cela ? C'est odieux. N'était-il pas plus simple de l'abandonner au milieu de ce désert de sable ?

— Dites-donc, vieux raisonneur, fit l'Anglais qui retrouvait la force de railler, vous vibrez comme une corde à banjo. Teniez-vous tant que cela à le retrouver sur notre route ? Eh quoi ! On dort aussi bien dans le sable que dans un tombeau. Vous l'apprendrez un jour, mais je ne serai plus là pour vous l'entendre dire.

Ces paroles macabres me rappelèrent qu'il était temps de faire volte-face. Que je le voulusse ou non, un même danger nous unissait, cimentant notre complicité provisoire.

Je donnai le signal du départ.

Disparition du « Schwarz-Gelb ».

Ah ! ce retour à marches forcées, à raison de 150 kilomètres par étape ! Nous allions, guidés par le fidèle Bamato, sans nous soucier des fatigues de nos chameaux, l'œil aux aguets, obliquant plus au nord-ouest pour éviter les agglomérations, le doigt sur la gâchette de nos winchesters. J'avais confié celle de Lansing, généralement assoupi par le balancement rapide de sa monture, à mon nouveau boy. J'ignore d'ailleurs si Bamato aurait su s'en servir, le cas échéant. N'importe, le jeune Soudanais était fier de la confiance que je plaçais en lui et il faisait de son mieux pour s'en montrer digne.

Il est inutile de dire que les six chameliers suspects avaient refusé de nous suivre. Je m'y attendais un peu, mais ne m'en inquiétai pas autrement. Qu'ils aient eu pour dessein d'alerter un poste anglais, faute d'avoir pu nous livrer aux Italiens, de cela non plus je ne doutais pas. Mais, après l'astucieuse opération qu'avait fait subir Bamato à leurs méhara, ç'aurait été le diable qu'ils réussissent à joindre l'un d'eux avant une journée ou deux de marche à pied à travers les dunes... Et même ne les accuserait-on pas d'avoir assassiné le Turc pour le dépouiller ? Quant au sorcier, à ce fieffé coquin de Nogo, quelle tête ferait-il le jour que ses hommes lui apprendraient que les Erythréens avaient vainement battu la brousse à la recherche des contrebandiers qu'on avait promis de leur livrer ? Sa sorcellerie aurait dû le mettre en garde.

D'avance je me réjouissais de sa fureur impuissante et cette pensée ne contribuait pas peu à raffermir mon moral. Il est vrai que mon assurance diminuait d'autant à l'idée de l'accueil que nous réservait Grégory Kourbassov. Car, il ne servait à rien de se le dissimuler, c'était le second échec que nous subissions depuis notre départ de Port-Saïd. Bah ! le chemin de la réussite n'est pas forcément une ligne droite, dégagée de tout obstacle. Grégory le sait mieux que personne.

L'état de Lansing ne s'améliorait pas, bien au contraire. C'était un homme en proie au délire que je ramenais le surlendemain sur la plage où le *Schwarz-Gelb* nous avait débarqués, cinq jours plus tôt.

J'hésitais sur la résolution à prendre. Attendre le cargo, deux jours encore, me semblait assez raisonnable. Et, sans doute, je me fusse arrêté à cette décision si Bamato, qui avait suivi le rivage dans l'espoir de rencontrer des indigènes et leur acheter des vivres, n'était réapparu le soir, escorté de quatre pêcheurs soudanais qui m'apprirent que deux bateaux de guerre anglais, arrivés l'avant-veille, bouchonnaient au large de Ras Asis.

Comment devait-on prendre la nouvelle ? Une protestation italienne, à la suite de notre rencontre avec l'aviso italien ? Les Britanniques s'étaient-ils résolus, eux aussi, à donner la chasse au cargo-pirate ? La chose n'était pas impossible, l'Amirauté ne tolérant la contrebande que dans la mesure où elle n'entraînait à aucune espèce de complications d'ordre militaire ou diplomatique. Si cela était, il ne fallait pas espérer que Kourbassov serait assez fou pour venir se jeter dans la nasse.

Alors ? Patienter malgré tout, avec un blessé sur les bras qui réclamait des soins urgents et risquer d'être découverts par une patrouille méhariste à laquelle il faudrait nécessairement fournir des explications et sur notre présence et sur l'origine de la blessure de Lansing ?

Restait une solution, moins hasardeuse qu'elle n'en avait l'air.

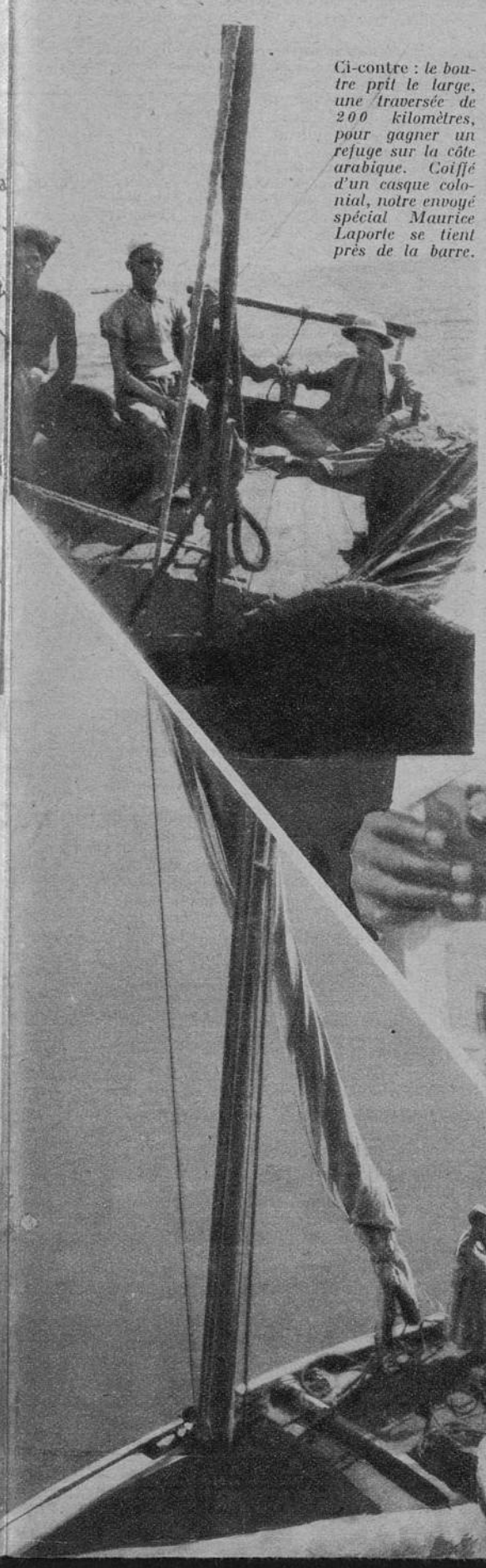
Le *Schwarz-Gelb* ne s'éloignerait guère d'un refuge qu'il avait trouvé, au nord de Kounfoudak, sur la côte arabique, en une crique retirée, protégée des regards soupçonneux par un écran naturel : les îles Fara, désertiques. Une traversée de deux cents kilomètres. Avec un bon boutre (1), cela pouvait se faire en moins de trente heures. Avec un peu de chance, je verrais bientôt poindre à l'horizon la cheminée du contrebandier.

Je ne balançai pas plus longtemps. Les chameaux furent dessellés et

(Suite page 15.) MAURICE LAPORTE.

(1) Barque à voile des pêcheurs de perles de la mer Rouge.

Des patrouilleurs indigènes surveillent la frontière érythréenne.



Ci-contre : *le boutre prit le large, une traversée de 200 kilomètres, pour gagner un refuge sur la côte arabique. Coiffé d'un casque colonial, notre envoyé spécial Maurice Laporte se tient près de la barre.*

Maouda s'extasiait sur un numéro de Police-Magazine *trouvé dans mon barda.*

Au-dessous : *La flotte anglaise protège Aden.*

Sorciers de Montparnasse

I

Avez-vous vu le Diable ?

Ce fut la mode à Montparnasse, au temps tout proche de nous des peintures et des littératures étranges de s'aborder en se posant cette question bizarre, car messire Satan fit beaucoup parler de lui à cette époque.

Chaque soir, dans un café fréquenté par les artistes, se réunissaient quelques étranges personnages qui s'étaient, semblait-il, donné pour mission de rénover le culte du maître d'En-Bas.

Le premier était un homme d'une quarantaine d'années, de mise soignée, coiffé d'un vaste chapeau de feutre, portant barbiche et moustache à la mousquetaire.

Il parlait avec des gestes étudiés à ses compagnons, qui l'écoutaient avec attention.

M. Nicéphore, ainsi se nommait ce personnage distingué, exerçait la profession d'occultiste, sans plus.

Près de lui, engoncé dans un trench-coat blanc, se trémoussait un petit gnome trépidant, musclé et dont les oreilles pointues atteignaient le sommet du crâne.

C'était le poète Valentin.

Face à lui, un anachronique personnage en jaquette, ganté et guêtré de blanc, un chapeau melon enfoncé jusqu'aux oreilles, discutait avec un grand gaillard prétentieusement vêtu.

Seul, abandonné au bout de la table, un vieux monsieur dégustait silencieusement un café-crème.

Sans souci du va-et-vient des garçons, des clients, M. Nicéphore parlait, scandant ses phrases de gestes catégoriques.

— C'est une erreur de croire, disait-il, que les stupres de la chair peuvent compromettre l'âme. On peut rouler dans la fange sans se souiller. Rien n'est impur pour les consciences pures.

Un tel exposé des doctrines raspoutiniennes parut enchanter les compagnons de M. Nicéphore.

Juste à ce moment, une jeune femme en tailleur gris traversa la salle en lui faisant un signe d'appel discret.

M. Nicéphore se leva, régla la consommation, esquissa dans l'air un signe bizarre et partit après avoir dit avec le plus grand sérieux :

— Satan est le vrai Dieu.

A voir et à entendre discourir de tels personnages, on les eût pris pour des fous.

Il n'en était rien, et M. Nicéphore n'allait pas tarder à prouver qu'il possédait parfaitement le sens des affaires.

Pendant deux mois, les réunions présidées par lui se poursuivirent avec un certain succès, car les auditeurs affluaient et s'initiaient entre deux apéritifs aux mystères du culte maudit.

M. Nicéphore exerçait la profession d'occultiste.

Il y a Dieu et il y a le Diable, vaticinait Nicéphore. Qui croit en Dieu croit au Diable. Qui est mécontent de Dieu et n'est ni peureux ni résigné peut venir à l'Autre...

En peu de temps, la renommée de Nicéphore fut un fait acquis dans Montparnasse.

Autour de lui se forma une cour de jeunes gens d'allures bizarres dont le débraillé de tenue et de manières sautait aux yeux dès le premier abord.

Toujours à l'affût d'un paquet de cigarettes ouvert sur une table, ou d'un apéritif conquis par de savantes manœuvres, ceux-là avaient flairé la bonne affaire.

Nicéphore avait besoin de disciples, ils étaient là.

Lorsque venait le soir, ils l'accompagnaient en ville chez des adeptes du sexe faible nouvellement conquises à ses doctrines.

Etranges séances au cours desquelles la lumière s'éteignait brusquement, tandis que l'obscurité se peuplait de froissements, de soupirs.

Tout semblait aller pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais, un soir, Nicéphore oublia de paraître comme de coutume, à l'heure de l'apéritif.

Cette première absence parut normale, mais, à la seconde, un adepte partit aux nouvelles, vaguement inquiet. Il alla chez Nicéphore qui demeurait aux environs de Saint-Sulpice, quartier prédestiné aux théoriciens du culte maudit.

— Absent, parti sans m'informer de son absence, déclara la concierge.

Une semaine passa, durant laquelle toutes les suppositions furent émises, puis, un beau soir, Nicéphore réapparut, changé ô combien.

Il semblait pâle, amaigri, inquiet.

Pressé de questions, il déclara se repentir de ses erreurs, les détester amèrement et vouloir mener désormais une vie exemplaire.

II

« La Vie des Saints ».

Nicéphore venait de faire, disait-il, retraite dans une trappe voisine de Paris, où il lui était venu une idée qui rachèterait ses erreurs passées.

Il allait publier une *Vie des Saints* et n'attendait plus pour se mettre à l'ouvrage que l'approbation des autorités religieuses.

Une telle déclaration dans un café de Montparnasse était d'un comique irrésistible. Les rieurs n'en crurent pas leurs yeux, lorsque Nicéphore arriva un soir, porteur de cette approbation d'une authenticité indiscutable.

Metteur en scène génial, il avait obtenu le patronage d'un curé d'une paroisse de la périphérie et fit distribuer des prospectus ainsi conçus :

« La Vie des Saints ».

Publication mensuelle. Le numéro : 1 franc.

Abonnez-vous chez l'auteur ou à la sacristie de...

Un an : 10 francs.

Nicéphore confia à un vieux rat de bibliothèque le soin de rédiger le premier numéro. Quant à lui, il se réserva la partie administrative et récolta les mandats.

Il passait à la poste toucher ceux qui lui arrivaient à domicile, puis, la poche lestée, prenait un taxi et arrivait à la sacristie où il demandait sans hâte au bedeau :

— Du courrier pour moi, aujourd'hui ?

— Oui, monsieur.

Nicéphore engouffrait dans sa serviette les enveloppes qu'on venait de lui remettre, prenait un taxi et rejoignait Montparnasse.

Le premier numéro de la *Vie des Saints* parut, mais n'eut pas de suite. Les dames de Montparnasse et les amis fidèles avaient mangé les réserves en quelques semaines.

Les abonnés attendent toujours les onze numéros qui devaient leur être remis et *La Vie des Saints*, premier et unique fascicule, alla échouer au pilon et dans les boîtes des quais.

Par exemple, Nicéphore habituellement, bavard, ne dit jamais à personne comment s'était terminée l'aventure.

Il y eut une quinzaine d'accalmie et l'on revint à la pratique des sciences maudites.

Comme le fit remarquer un spectateur désabusé de cette amusante comédie :

— Le Diable, dans cette affaire, n'avait pas encore payé son écot. Ce devait être son tour.

III

L'évêque de Montparnasse.

Nicéphore parut quelques jours un peu déprimé, mais l'air de Montparnasse lui rendit rapidement ses moyens, et ce fut avec une joie sans bornes que ses fidèles le virent reprendre les théories de la première heure.

Esprit imaginatif, il venait de trouver une nouvelle formule, qui devait connaître un certain succès.

Montparnasse, à qui il ne manquait plus que cela, allait avoir son évêque.

Nicéphore se déclara rénovateur de l'Église gnostique et il se promut de lui-même haut dignitaire de cette assemblée qui compte de rares fidèles.

Et l'on assista alors à une comédie dont ceux qui en furent les témoins ne perdront pas de sitôt le souvenir.

L'Église gnostique rénovée eut son siège dans le café habituel et les premiers fidèles en furent l'abbé, le baron, le poète et quelques personnages de moindre importance.

Un conseil fut élu et, juste à ce moment, il arriva que le poète eut une altercation avec un quidam à la terrasse d'un café et reçut une paire de claques qui fit quelque bruit.

Ce fut l'occasion pour un journaliste parisien d'un étonnement dont il mit un bon moment à revenir.

— Monsieur, gloussa le poète en se tenant la joue, vous m'avez offensé et... je... je...

— Voilà ma carte, dit le giffleur en tirant un bristol de son portefeuille.

— Pardon, intervint Nicéphore en s'interposant et en s'adressant à l'offenseur, ce duel ne peut avoir lieu.

— Et pourquoi, monsieur ?

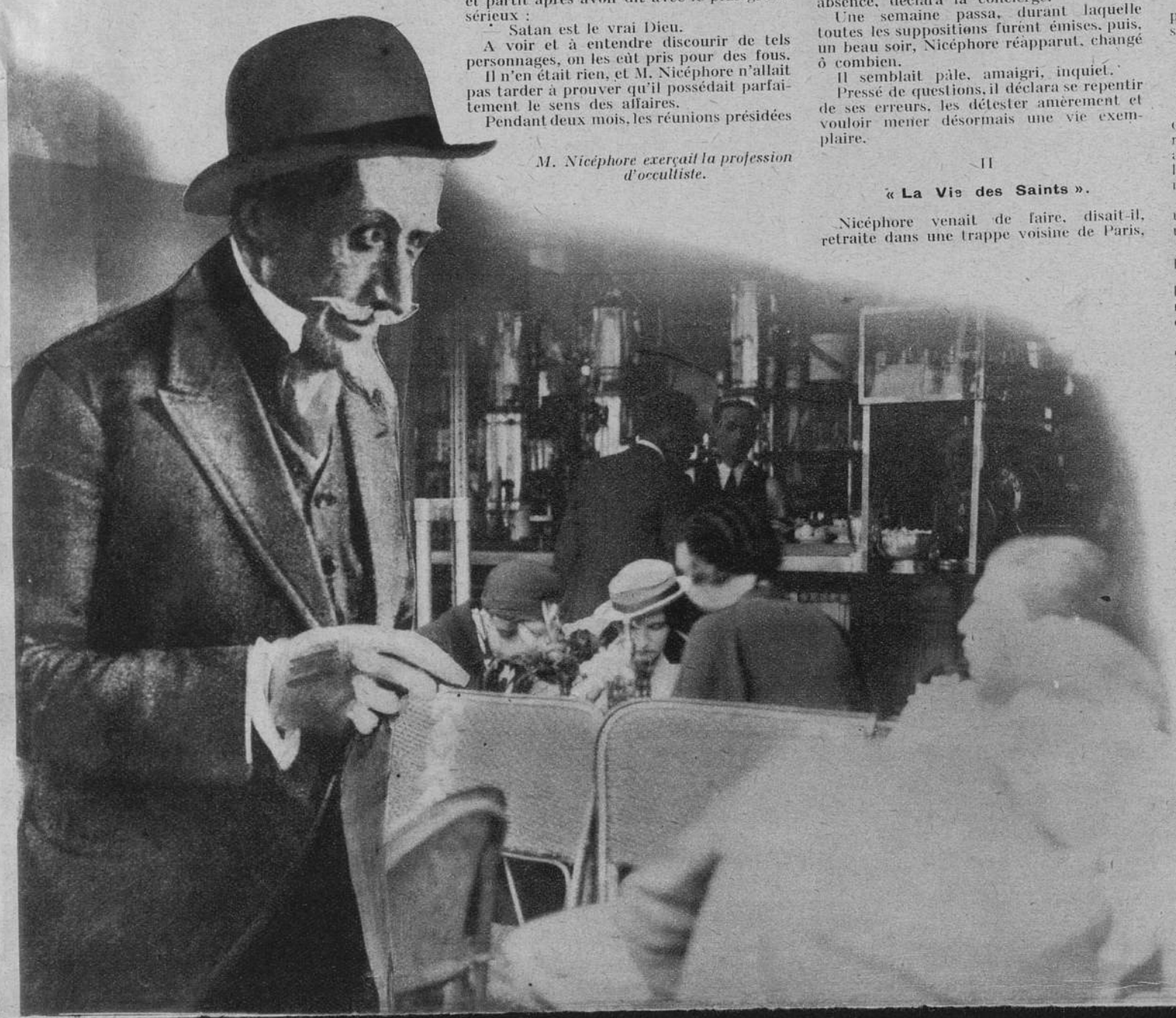
— Parce que monsieur est membre de l'Église gnostique rénovée dont je suis le fondateur, et que nos statuts interdisent le duel à nos fidèles.

— Ah ! fit le giffleur interloqué.

— Oui, dit Nicéphore en posant la main d'un geste protecteur sur l'épaule du poète. Valentin et moi nous sommes connus il y a deux mille ans chez un Pharaon dont je n'ai point souvenir.

Et, majestueux, Nicéphore partit avec son protégé.

Il aimait de temps à autre à assurer



On se montrait la mystérieuse jeune femme coiffée d'une toque d'astrakan qui lui donnait l'air d'un cosaque féminin.

ainsi son personnage et ne détestait pas, bien au contraire, d'entendre crier au fou autour de lui.

Des fous, des agités, il y en eut à Montparnasse, et de nombreux, mais, à coup sûr, il ne s'y trouva jamais un homme plus lucide et mieux équilibré que Nicéphore.

Une fois de plus, il l'allait prouver, et de la meilleure façon. Oui, le Diable allait payer son écot.

Il se voua à la vulgarisation des sciences mystérieuses et lança à une publication intitulée *Les Annales du Mystère*.

Sans se mettre en frais d'imagination, il reprit la formule qui lui avait si bien réussi déjà et qui ne présentait pas de danger.

« Abonnez-vous aux *Annales du Mystère*. Le numéro : 1 franc. Une année : 10 francs. »

Un grand hebdomadaire envoya son démarcheur à Nicéphore et lui composa un placard de publicité en plein milieu de texte sur un article consacré aux voyantes et aux tireuses de cartes.

La note lui resta pour compte, mais le résultat fut appréciable ; les abonnements arrivèrent en masse.

Et la fête se poursuivit. *Les Annales du Mystère* n'eurent qu'un numéro et partirent au pilon et sur les quais rejoindre *La Vie des Saints*.

Nicéphore connaissait le succès, il était le roi de Montparnasse.

Homme habile, il connaissait la formule : « Affirmer, répéter, c'est prouver ».

Et, dans un monde étroit, limité, il s'entourait le front de l'auréole du mystère.

Malgré cette apparente réussite, l'étoile de Nicéphore pâlissait, car, sans le savoir, il était battu en brèche par des gens beaucoup plus forts que lui et à qui il avait montré la voie profitable.

Les émigrés, qui étaient légion à Montparnasse, n'allaient pas laisser passer une occasion de gagner de l'argent sans qu'il leur en coûtât beaucoup de peine.

On se montrait dans les cafés une grande jeune femme élégamment vêtue, coiffée d'une toque d'astrakan qui lui donnait l'air d'un cosaque féminin ; d'ailleurs, le surnom lui resta.

On la voyait toujours seule, tantôt dans un établissement, tantôt dans un autre. Assise devant un porto, elle ne parlait à personne, paraissait indifférente en apparence à tout ce qui se passait autour d'elle.

Un bruit courut auquel on n'attacha pas tout d'abord créance, mais qui, à force de se répéter, prit consistance sérieusement.

La belle étrangère racolait des clients pour la « messe noire ».

Comment pouvait-elle faire puisqu'elle ne parlait à personne ?

Rien n'était plus vrai cependant, et, avec cette femme, on touche au point culminant des aventures qui animèrent les nuits montparnassiennes.

La messe noire !

On peut dire que l'étrangère connut un beau succès.

Où ? Quand ? Comment ? Combien ?

Telles furent les questions que se posèrent immédiatement les curieux intéressés et auxquelles ils n'eurent, bien entendu, pas de réponse.

Le plus bizarre de l'affaire fut que les libraires furent assaillis dès ce moment par des clients qui leur demandaient le volume de Huysmans dans lequel le grand écrivain donne avec un réalisme vigoureux le récit de la célébration du mystère satanique auquel il lui fut donné d'assister dans les parages de Saint-Sulpice.

Manière comme une autre, sans doute, de s'initier avant que de connaître la réalité des choses, de prendre des points de comparaison.

Malgré tout, l'étrange cosaque blonde demeurait toujours énigmatique, et pas un des nombreux observateurs qui ne la perdaient pas de vue ne purent la prendre en flagrant délit d'imprudence.

Elle fut filée consciencieusement et tout ce que l'ont put savoir, ce fut son adresse. Elle rentrait chez elle d'assez bonne heure dans la soirée et ne ressortait plus.

Que signifiait ce mystère ?

IV

L'office de Satan.

Quelques mots d'explication sont nécessaires avant d'aborder aussi clairement que possible, et avec toutes les précautions d'usage, un tel chapitre.

On a mis en doute qu'il existe ce qu'on a appelé « l'Eglise du Diable », et que cette Église ait encore de nos jours ses pratiquants et ses fidèles.

Rien cependant n'est plus exact.

Les satanistes sont ceux qu'a si bien définis l'expression populaire « les gens qui ont vendu leur âme au Diable ».

Leurs chapelles maudites se dissimulent aux regards indiscrets, à l'œil de la police.

Par une bizarre opposition, c'est dans le quartier Saint-Sulpice qu'on en compta à un moment donné le plus grand nombre.

Notons en passant que ce fut ce quartier encore qui abrita les premières salles clandestines où on projeta des films d'un genre tout spécial.

Pour pénétrer dans les chapelles maudites, il faut connaître les mots de passe et montrer... pattes noires à des gardiens dont la vigilance ne reste pas un moment en défaut.

Ce qu'est la messe noire en réalité ? Rien autre qu'une forme plus modernisée de l'antique sabbat.

Raspoutine, « homme de Dieu », n'était à tout prendre qu'un sataniste, et la luxure était la condition indispensable de la marche à la perfection qu'il souhaitait pour lui et pour ses initiées.

Avant de retrouver celle qu'on surnomma à Montparnasse « la femme cosaque », nous ne pouvons passer sous silence l'aventure suivante arrivée à un journaliste parisien, M. Serge Basset, mort pendant la guerre, et qui est relatée avec des détails précis dans un numéro du *Matin* du mois de mai 1899.

M. Basset à qui l'on avait parlé de messes noires mit en doute dans un article publié dans l'*Eclair* que de tels mystères se célébraient couramment à Paris.

En réponse à cet article, il reçut deux lettres dans lesquelles on lui proposait de lui apprendre « des choses ».

Sur son silence, il reçut la visite d'une femme qui lui dit :

— C'est moi qui vous ai écrit. Etes-vous disposé à me suivre ?

— Certainement.

Le journaliste monta dans une voiture avec sa visiteuse qui, à un moment donné, lui banda les yeux, lui assurant qu'il n'avait absolument rien à craindre.

M. Basset arriva dans une maison et fut remis entre les mains de deux hommes qui lui demandèrent d'exécuter scrupuleusement les consignes qu'ils lui donneraient.

Le journaliste promit et fut emmené par ses gardes dans une salle où ses yeux s'accoutumèrent peu à peu à la demi-obscurité qui y régnait.

Il nota tout d'abord les peintures murales caractéristiques d'un tel lieu et aperçut l'idole, moitié bouc, moitié homme qui surmontait un autel tendu de noir.

Noirs aussi étaient les cierges qu'une vieille femme alluma.

L'officiant apparut, portant une chasuble rouge, ornée de pommes de pin.

Des chants s'élevèrent et une femme apparut qui déchira ses vêtements et s'allongea sur l'autel.

Le prêtre maudit brandit une hostie noire et, alors, ce fut le tumulte.

Au même instant, les deux gardiens du journaliste le prirent aux épaules et le poussèrent devant eux en lui criant :

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

Il partit, fidèle à sa parole de ne chercher en rien à savoir où il se trouvait.

Revenu à son journal, il écrivit un article qui fit un bruit énorme, relatant avec toutes les précautions indispensables le spectacle dont il avait été le témoin.

A la suite de cet article, il arriva au *Matin* de très nombreuses lettres qui demandaient des précisions.

Le rédacteur répondit par une simple note que son article était l'expression de la plus exacte vérité et qu'il n'avait rien à y ajouter ou à en retrancher.

La preuve était faite d'une manière définitive et par un homme de bonne foi que l'Eglise des Ténèbres n'était pas un mythe, que le nombre des révoltés mystiques, des monomanes de toutes sortes, est beaucoup plus nombreux qu'on pourrait croire.

Il est facile de se rendre compte par cet exemple de la curiosité que soulevait l'énigmatique femme cosaque.

Personne ne mit en doute qu'elle possédait le secret des sorcières d'antan, mais, contrairement à la tradition, elle était jeune et belle.

Brusquement, une rumeur courut, qui ne tarda pas à se confirmer.

Malgré toutes ses précautions, elle avait été arrêtée la veille, et en belle compagnie, dans un discret pavillon situé tout au fond du quartier de Vaugirard.

Et l'on apprit bientôt comment l'élégante étrangère, sans dire un mot, sans faire un geste, racolait les spectateurs de l'office des Ténèbres.

(A suivre.) V. AUBERT.

Tribunaux comiques

Réveillon arrosé.

Ah ! on fêta joyeusement le réveillon dans ce café-tabac de la rive gauche. On l'arrosa même avec excès, car aujourd'hui Campios, serrurier qui semble s'être fait la tête de Bicard dit le Bouif, répond devant le tribunal de certains gestes... qu'il dit d'ailleurs regretter aujourd'hui.

— Fallait pas que je réveillonne bien sûr, reconnaît-il, mais qu'est-ce que vous voulez, c'est la coutume dans la famille.

« J'ai toujours réveillonné et ça ne m'a jamais porté bonheur. C'est en réveillonnant que j'ai enterré ma vie de civil quand je me suis engagé dans les chasseurs alpins ; c'est encore au cours d'un réveillon que j'ai connu celle qui devait être ma femme jusqu'à l'année dernière.

— Votre femme est morte ?

— Non, pas encore, malheureusement.

— Alors vous êtes divorcé ?

— Divorcer ? Est-ce qu'on y pense dans notre monde. On a bien le temps de s'occuper de ces chinoiseries-là.

— Alors pourquoi dites vous que votre femme n'est plus... votre femme depuis un an.

— Parce que, depuis un an, elle a pris un amant. Un petit sournois qui lui coûte les yeux de la tête. Ça lui apprendra... D'ailleurs, c'est aussi pour ça que j'ai bu plus qu'à ma soif, ce réveillon-ci... Je voulais noyer mon chagrin. Ah ! le salaud, qu'est-ce qu'il a pris... Je vous assure maintenant que d'être cocu je m'en fous.

— Ceci ne nous interesse pas. Revenons, si vous le voulez bien, aux faits qui vous amènent ici. Étant ivre, vous vous êtes battu avec le patron du bar ?

— C'est lui qui m'a attaqué.

— Le patron du bar reconnaît en effet vous avoir provoqué, mais c'est qu'il venait de vous surprendre dans la cave avec sa fille.

— On cherchait du champagne nature.

— Je ne sais pas ce que vous cherchiez, mais le père de cette jeune fille vous a trouvé dans une position assez équivoque.

— Si j'équivoquais, c'est que j'avais glissé. Quand on est bu, c'pas, et puis une cave, ça glisse...J'ai voulu me rattraper à un casier à bouteilles vide et je m'ai dégringolé sur la petite qui rigolait à en faire péter son corsage.

« D'ailleurs, il s'était ouvert, son corsage et dame, quand on est homme... même homme saoul... et qu'on voit des choses pareilles, votre nature d'homme vous remonte au visage !

« Mais, même si le père n'était pas intervenu, j'aurais pas été plus loin.

— On dit ça.

— Non, mon juge... j'étais trop saoul !... J'aurais pas pu.

— La fille du patron du bar ne dit pas comme vous.

— Elle dit que j'étais pas saoûl ?

— Si, mais elle ajoute qu'avant l'arrivée de son père vous aviez essayé de la violer.

— Ça, c'est une menterie !

— Elle a même précisé au commissaire : « Je ne peux pas me tromper là-dessus vu que c'est la septième fois qu'on tente le coup ».

— C'est ma main... fait Campios en haussant les épaules.

— Votre main ? Que faisait-elle votre main ?

Le serrurier se retourne comme s'il cherchait quelqu'un ou quelque chose pour démonstration et soudain demande :

— Voulez-vous que je vous montre avec le cipal, mon juge ?

Le magistrat a levé les bras au ciel.

Les témoins défilent. Parmi eux il en est un, un petit gros, qui rit tout le temps :

— J'étais aussi saoûl que lui... répète le témoin.

— Alors vous n'avez rien vu ?

— Si j'ai rien *bu* ?... Puisque je vous dis que j'étais aussi saoul que Campios.

Le patron du bar montre les cicatrices des coups qu'il a reçus de Campios, coups qui ont mis ses jours en danger.

— Il ne travaille que la nuit, goguenarde Campios.

Et c'est enfin la fille du bistrot qui n'est plus aussi accablante quant à la tentative de viol.

— Enfin a-t-il essayé ou non ? interroge le président.

La jeune fille hésite. Enfin elle répond :

— Je ne sais plus, il était si saoûl !

— Vous l'étiez peut-être aussi.

— Oh ! moi, je n'étais qu'éméchée...

Et très digne elle ajoute :

— Je suis une jeune fille.

Campios intervient une dernière fois pour dire :

— C'est pas vrai que j'ai voulu la violer... Je ne suis pas un violeur... Vous pouvez demander à tous ceux qui me connaissent.

Un témoin à décharge qui a déjà été entendu s'est levé dans la salle pour crier :

— Sûr qu'avec moi j'ai jamais rien vu... Campios n'est pas un *violent*.

Et Campios, devenu sympathique à tout le monde, est acquitté.

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.

LA DISPARITION DE Mme ARBEL

VIVIERS.

(De notre envoyé spécial.)

Si Mme Egender désirait que son jardin fût labouré, elle a été comblée.

De jour et de nuit, six terrassiers ont remué, défoncé, creusé la terre. Ici et là restent des trous béants de plus d'un mètre cinquante de profondeur.

Mais ces six terrassiers n'avaient point les allures de jardiniers, et les curieux qui par dizaines, des cabanons voisins, par les brèches du mur, suivaient ce travail de titan étaient plutôt tenter de les assimiler à des fossoyeurs.

Vous le savez, on recherchait le cadavre de Mme Arbel, cette malheureuse qui paya

Le portrait de Mme Arbel. (Rol.)

si cher les illusions de l'amour entre les bras d'un gigolo.

— Le cadavre est dans le jardin, avait affirmé la fille Thérèse Buttafoghi... je puis même précisé qu'il se trouve enterré sous le figuier.

Et, au pied du figuier, ne se trouvait pas un cadavre, mais des draps ensanglantés, des draps qui, à dix mètres, puaient le cadavre.

Voilà tout ce que l'on a trouvé au bout de dix jours d'effort, le linceul de Mme Arbel, mais le linceul vide...

Aussi est-il aisé à Egender de prétendre :

— Tout cela est un coup monté, ce sont mes ennemis et la Buttafoghi qui ont enfoui les draps, histoire de me perdre.

Une pareille défense est bien faible, elle prendrait d'ailleurs une réelle valeur si les charges qui pesaient précédemment sur Egender n'avaient pas été aussi écrasantes, car il se trouve qu'un témoignage que l'on jugeait capital pour confondre le présumé assassin, s'est piteusement écroulé.

A trop vouloir prouver...

Il s'agit du témoignage de M. Coq, chauffeur de taxi en Avignon.

M. Coq assurait la main sur le cœur qu'il avait chargé le 21 octobre dernier à Avignon un client pour Viviers. Ce client avait avec lui une très lourde malle... et ce client se fit arrêter devant la maison de Mme Egender... le client ne pouvait donc être qu'Egender lui-même qui transportait le cadavre de sa victime.

Et M. Coq de donner des précisions à l'infini, de prendre à témoin ses nombreux amis qui n'avaient pas oublié pour diverses raisons que lui Coq avait bien effectué cette longue course à Viviers, le 21 octobre.

C'était parfait, c'était trop parfait. Il advint qu'un témoin dérégla tout le système en disant :

— C'est faux. Coq prétend qu'au retour de Viviers il heurta un cycliste et endommagea quelque peu sa voiture, ce qui l'obligea à venir réparer dans mon garage le soir-même. Or mes livres en font foi, Coq est venu de la sorte avec sa voiture le 7 octobre...

Et Mme Egender que l'on confrontait avec le chauffeur de s'écrier, à l'adresse des enquêteurs :

— Vous voyez ! Voilà votre témoin affirmatif et précieux, un de ces témoins qui, par l'assurance avec laquelle ils déposent, envoyent un accusé à la guillotine. Eh bien ! vous le voyez, il se trompait de date... il peut aussi se tromper en ce qui concerne la malle... il peut se tromper sur tout ce qu'il dit...

Mme Egender était logique et les magistrats instructeurs le comprirent bien qui n'insistèrent pas.

Aussi bien il faut connaître le fin fonds de l'histoire. M. Coq n'a-t-il pas de nombreux amis à la police avignonaise ? N'est-il pas heureux parfois de leur rendre service ? Et n'est-il pas dangereux aussi de vouloir montrer trop de zèle ?

Nous n'en savons rien, mais cela est possible, et l'on comprend alors tout le sens de cette exclamation de M. Coq, après la déconfiture de son témoignage :

— Quel dommage ! Ça allait si bien !...

Nous croyons à la culpabilité d'Egender mais ce sont précisément de ces incidents dont on retrouve toujours trace dans un dossier d'instruction qui permettent, aux Assises, à un habile avocat de troubler la conscience des jurés.

Résumons nettement la situation : cette semaine n'a rien apporté de nouveau dans l'affaire et le cadavre de Mme Arbel reste le cadavre introuvable.

***

Toutes les polices, tous les parquets de Privas à Arles, d'Avignon à Nice sont sur

De nombreux curieux suivent avec intérêt les fouilles dans le jardin de Mme Egender. (Rol.)

le pied de guerre et s'évertuent à déchiffrer la troublante énigme.

A la vérité, ces louables efforts sont arrivés à introduire dans le drame de nouveaux personnages, la fille Buttafoghi, un certain Jo-le-tatoué et enfin la mère de l'accusé.

Mme Egender jure ne rien savoir, et cela est fort possible.

Jo-le-tatoué se tait parce que, lorsqu'on porte un nom pareil, on se doit d'observer les lois du milieu et surtout la loi du silence.

Seule la fille parle. Elle parle beaucoup et, pour faire figure ainsi de « donneuse »

Le procureur de la République (en grand chapeau noir) *parlant avec des magistrats de Privas pendant que les recherches se poursuivent dans le jardin de Viviers.* (Nyt.)

il convient d'imaginer qu'elle a beaucoup à se faire pardonner.

Mme Egender est une petite femme au seuil de la vieillesse... et cette vieillesse s'annonce sans douceur pour elle.

Son mari est mort. Son fils est pour le moins un chenapan d'envergure et, dans sa petite maison de Viviers, elle soigne une malheureuse fille qui souffre du mal de Pott.

Désormais, trop célèbre dans ce petit pays de Viviers où les langues déchaînées ne sont pas prêtes de se taire, elle ne se fait aucune illusion.

— Mon fils est un gars perdu, accorde-t-elle, je ne voulais plus le connaître depuis qu'il nous avait déshonoré en volant à son patron, ici à Viviers, voici un an, des bonbonnes d'absinthe.

Et, plus sévère que les magistrats, elle s'exclame :

— Pourquoi donc ne l'a-t-on condamné à la suite de ce vol qu'à huit mois de prison avec sursis. Sans, le sursis tout cela ne serait pas arrivé !

Elle est toujours aussi sincère lorsque, devant la fosse béante d'où l'on a retiré les draps sanglants, elle s'écrie :

— Ah ! j'aimerais mieux que ce soit lui... son cadavre... que l'on ait retrouvé là.

Mme Egender accepte donc l'idée de son fils assassin, mais elle se défend par contre avec acharnement d'avoir jamais été au courant de son crime.

— Il ne m'a jamais rien dit, jure-t-elle. Il m'écrivait de temps à autres... Il est venu, c'est exact, me voir fin septembre, début octobre. Il a passé une nuit ici. Il m'a dit qu'il se trouvait de passage dans les environs et qu'il n'avait pas voulu repartir sans venir nous embrasser sa sœur et moi

« Il me parut alors à peu près normal. De toute façon je ne l'ai pas vu en possession d'une malle et je n'ai pas remarqué qu'il soit allé à la nuit au jardin.

Voilà qui est clair.

Passons à Jo-le-tatoué.

Jo-le-tatoué est un gars de trente-six ans, bien connu sur la côte d'Azur. Il fut, lui aussi, l'amant de Thérèse Buttafoghi. Mais cette circonstance est sans réelle importance dans l'affaire ou M. Vachier, juge d'instruction à Nice, aurait à lancer des mandats d'arrêt par dizaines.

Jo, plus simplement, a été inculpé de complicité dans le meurtre de Mme Arbel, car plusieurs témoins ont reconnu en lui l'individu qui aida Egender à descendre la malle tragique de l'appartement de Mme Arbel et à la placer sur une voiture qui attendait dans la rue.

Jo a, bien entendu, nié... mais cela est dans ses habitudes, il ne faut point s'en étonner.

Pour l'instant, on ne prête pas un autre rôle à Jo-le-tatoué. Il est donc personnage de peu d'importance, mais son arrestation prouve bien qu'Egender n'a pas été seul à commettre le coup et que toute la bande à laquelle il appartenait a participé à la disparition de Mme Arbel. D'autres arrestations de ce genre sont donc à prévoir.

Beaucoup plus précieuse est la présence désormais, dans la prison de Nice, de Thérèse Buttafoghi.

Vingt-quatre à vingt-cinq ans. Le visage de l'emploi, c'est-à-dire une certaine lassitude dans le regard, un profil durci par la fatigue. Des lèvres trop peintes qui disent le vice. De la soumission et de l'impertinence, tout à la fois dans le geste et dans l'allure.

Thérèse a été retrouvée dans une maison d'illusions d'Arles. Là, sous le nom de Renée, elle menait la vie de toutes les filles...

Avant, elle avait pratiqué trois ans de suite, à Nice, la prostitution au grand jour.

Elle avait quitté Nice peut après la disparition de Mme Arbel et quelques fidèles indicateurs apprirent à la police qu'avant de partir elle se pavanait avec les fourrures et certains bijoux de Mme Arbel.

Le Parquet pensa avec raison qu'une fois arrêtée et inculpée de recel elle parlerait peut-être.

Appréhendée à Arles et conduite sous bonne escorte à Nice, Thérèse, en effet, ne tarda pas à « manger le morceau ».

— C'est un soir au lit qu'Egender m'a tout dit, expliqua-t-elle sans difficulté. Il n'était pas saoûl comme on l'a prétendu, mais il était très embêté : « Tu comprends, qu'il m'a fait, c'est moi qui est tué la *vieille*. J'suis rentré un soir dans son appartement avec une fausse clé... et comme elle s'était levé je l'ai étranglé... » Je compris alors d'où venaient les beaux cadeaux qu'il me faisait depuis quelques temps et il continua : « Après je l'ai tassée dans une malle... et cette malle, je l'ai expédiée à Viviers chez ma mère... le cadavre est maintenant enfoui dans le jardin ». Et il m'expliqua alors les raisons de son énervement. Il venait d'apprendre que sa mère avait l'intention de déménager et il avait peur que les futurs locataires ne découvrent le cadavre...

Thérèse ne s'arrêta pas pour si peu :

— En suite avec les papiers de la morte, il me fit toucher dans un bureau de poste de Nice un mandat de 2 000 francs... mais bien vite il trouva qu'il avait trop parlé et un soir il menaça de me tuer avec un rasoir. C'est à ce moment que j'ai fui de Nice et que je me suis réfugiée à Arles. Il me faisait peur... Je ne l'ai jamais revu depuis...

Thérèse s'est tue sur les raisons qui la poussaient à parler aussi délibérément... peut-être connaît-elle aussi très bien un des ennemis d'Egender, un de ceux sur lesquels il tira quelques balles de revolver à la mi-novembre à Nice ?...

***

Reprenons tous les éléments :

Le 28 septembre Mme Arbel disparaît

Le 29 septembre, Egender achète une malle.

Le même jour, Egender et Jo chargent la malle lourdement chargée dans la voiture d'un de leurs amis.

Le 1er octobre, Egender se trouve à Viviers.

Le 2, il est de retour à Nice.

Dans les jours qui suivent, il vend des bijoux et des titres ayant appartenu à sa maîtresse. Il offre les fourrures de celle-ci à Thérèse.

Arrêté, après voir tout nié, Egender est obligé d'avouer qu'en effet Mme Arbel a *quitté* Nice fin septembre, qu'en effet il a acheté une malle et qu'en effet il a vendu certains objets lui ayant appartenu et qu'en effet il se rendit à Viviers.

Il nie encore deux choses : 1° avoir tué 2° avoir transporté la malle à Viviers.

Deuxième phase :

(Voir suite page 13.)

PHILIPPE ARTOIS.

Ci-contre : *Un enquêteur sonne à la porte de la petite maison de Mme Egender.* (Rol.)

Le double mystère

AUTUN.

(De notre envoyé spécial.)

AUTUN, l'antique cité qui fut la sœur de Rome, si l'on en croit la devise surmontant ses armes, Autun, célèbre pour ses « foires aux bestiaux », Autun s'éveille dans la grisaille.

C'est à peine, au milieu du brouillard, si l'on peut distinguer cette cathédrale classée comme l'une des premières de France, le temple de Janus et la porte d'Arroux, qui vit le martyre de saint Symphorien.

Et nous voilà sur la route boueuse, nous dirigeant pourtant vers le village de Dracy-Saint-Loup, à quelques kilomètres de là.

Avec l'espoir d'y pouvoir éclaircir enfin le tragique mystère du carrefour de la Belle-Épine !

Ah ! çà, direz-vous, l'énigme née de la découverte d'un cadavre sur le territoire de Choisy-le-Roi, en Seine-et-Oise, a donc sa solution dans un lointain département, en Saône-et-Loire ?

Cela, nul ne peut le dire. Mais un fait est certain : c'est qu'il y a maintenant deux affaires bien distinctes :

« L'enfant sans nom » de la Belle-Épine ;

La disparition du petit Serge Lévy.

Et voici pourquoi.

Nous vous avons laissé, l'autre jour, alors que toutes les gendarmeries de France recherchaient activement le nommé Jules Lévy, désigné par les époux Cassagrand comme étant le père — voire l'assassin présumé — de la victime inconnue découverte le 1er janvier à la Belle-Épine et qu'on pensait être Henri Lévy.

Or l'arrestation — si l'on peut dire — de ce nomade, acrobate, fleuriste ambulant, et parfois même ouvrier agricole ne tarda pas. Dans l'Yonne, exactement à l'Isle-sur-Serein, la maréchaussée le retrouva et lui posa les questions qu'il fallait ; c'est ainsi qu'on apprit que Jules Lévy, né il y a cinquante-six ans dans une roulotte, à Dunkerque, avait eu de son union libre avec sa cousine Marie Liévy, cinq enfants. Dont il nous faut donner la liste pour mieux faire comprendre notre récit :

1° Jeanne, une fille décédée dès son plus jeune âge.

2° Henri-Paul, quatorze ans, qui vit actuellement chez sa grand'mère à Dunkerque.

3° Maurice, douze ans, domestique chez un cultivateur de la Côte-d'Or.

4° Henri Lévy, huit ans, dont nous parlions la semaine dernière et que l'on put voir, bien vivant, avec son père, lors de l'arrestation de celui-ci !

5° Serge Liévy, enfin, âgé de six ans, qui a disparu.

De l'arrivée des gendarmes, Jules Lévy ne s'étonna pas, en bon nomade qu'il est, habitué à ce genre de visites. Par contre il se montra stupéfait de l'accusation qui pesait contre lui, d'avoir assassiné son fils Henri. Il eut d'ailleurs une magnifique occasion de démontrer son innocence ; ayant appelé un garçonnet qui jouait près de sa roulotte, il le présenta ainsi aux enquêteurs :

— Vous dites que j'ai tué mon fils Henri ? Eh bien ! le voici ! Et vous pouvez constater qu'il n'a rien d'un cadavre !

Les gendarmes durent se rendre à l'évidence. Mais Jules Lévy continua :

— Par contre, mon autre fils Serge, que ma maîtresse Marie Liévy confia à son nouvel amant, Jean Conssentien, a disparu depuis plusieurs années et je n'ai jamais pu savoir ce qu'il était devenu, malgré une plainte déposée par moi entre les mains du Parquet d'Orléans.

« Le gosse avait six mois lorsque je le vis pour la dernière fois. Ayant surpris Marie Liévy avec Conssentien dans le parc de Saint-Cloud, je la blessai grièvement de deux balles de revolver et fus, pour ce crime, condamné à deux années d'emprisonnement. Lorsque je sortis de prison, je retrouvai bien Henri chez les époux Cassagrand, mais il me fut impossible de remettre la main sur le petit Serge.

« Mon fils Henri, d'ailleurs, m'a raconté qu'il avait assisté au meurtre de son jeune frère par le nommé Conssentien, il y a longtemps.

Ayant ainsi parlé, Jules Lévy prouva qu'il n'avait quitté l'Isle-sur-Serein depuis le 5 décembre, ce qui le mettait définitivement hors de cause dans l'affaire de la Belle-Épine.

Ainsi donc, comme nous venons de le dire, deux mystères au lieu d'un s'offraient à la sagacité des enquêteurs : la police judiciaire et son chef, M. Guillaume, commissaire divisionnaire, la gendarmerie et ce magnifique service des recherches dont l'organisation impeccable est à féliciter sans réserves.

***

L'enquête de la gendarmerie s'orienta surtout sur la mystérieuse disparition du petit Serge Lévy, et voici ce qu'on put apprendre à ce sujet :

Le 4 septembre de l'année 1931, une formalité peu banale était remplie au greffe de la prison départementale de Dijon ; la femme Marie Liévy, incarcérée pour vol, confiait à son vieux père, Joseph Liévy, le jeune Serge, né en 1929, de son concubinage avec Jules Lévy.

Mais, quelques jours plus tard, Joseph Liévy remettait l'enfant à son pseudo-gendre, Conssentien.

Cela, bien entendu, Conssentien, retrouvé lui aussi à Niort, le niait avec la dernière énergie :

— C'est une vengeance de la tribu des Lévy, s'écriait-il, car jamais je n'ai reçu le petit Serge. Demandez plutôt à sa mère, avec qui je vis toujours !

Jules Lévy et ses enfants Maurice et Henri. (Rap.)

Et Marie Liévy donnait ainsi son avis.

— Bien sûr, Jules Lévy a déposé une plainte contre mon nouveau mari (*sic*) parce qu'il a été vexé de mon abandon, mais tout ce qu'il raconte à ce sujet est faux. Quant à mon père, qui prétend avoir remis l'enfant à Conssentien, il ne faut pas y faire attention car il est vieux et il ne sait plus ce qu'il dit !

Lorsqu'elle parlait de cette façon, Marie Liévy, elle ignorait le récit terriblement accusateur que venait de faire son autre fils, Henri Lévy, au commandant Naudin, de la caserne des Minimes, qui dirigeait l'enquête :

— Voici, avait dit le gosse, comment ça c'est passé :

« Papa Cariotte — c'était le surnom de Conssentien — avait frappé mon petit frère parce qu'il criait. Il lui avait donné des coups de poing et des coups de pied. Puis, soudain, devenu furieux, il a pris une barre de fer et lui a tapé sur la tête. Tout d'abord, ça a fait une grosse bosse ; après le sang s'est mis à gicler. Et mon petit frère est tombé par terre.

« Alors « papa Cariotte » l'a ramassé, lui a attaché les pieds avec une corde et il l'a mis dans un vieux sac qui se trouvait placé sous la roulotte.

« Enfin, on est parti tous les deux, « Papa Cariotte » et moi, dans un champ *assez loin parce qu'on a marché longtemps avant d'y arriver.*

« Papa Cariotte » voulait l'enterrer, mais, comme il a vu un puits, il l'a jeté dedans et a lancé des planches par-dessus.

« Après on est revenu à la roulotte.

— Et où cela se passait-il ? demanda le commandant Naudin.

— Près d'Autun. Dans un pays où il est question d'un loup.

On eut tôt fait de l'identifier, ce pays. C'était Dracy-Saint-Loup, en Saône-et-Loire, tout près d'Autun en effet. Et, à dix minutes de marche de l'endroit où, à Dracy-Saint-Loup, les nomades établissent généralement leurs campements, il y avait des puits, dans un champ...

***

Pendant ce temps, Marie Liévy, interrogée à nouveau dans la prison de Niort et mise en présence de la photographie du petit mort sans nom du carrefour de la Belle-Epine, affirmait :

— Ce n'est pas mon enfant. Ce n'est pas celui que j'ai remis à mon frère, au greffe de la prison de Dijon, le 4 septembre 1931. Et puis, d'abord, dans le signalement que vous me donnez, il est question d'yeux marron. Or mon petit Serge avait les yeux bleus.

Sans s'en rendre compte, elle confirmait ainsi la version de Henri Lévy, accusant Conssentien d'avoir tué son frère.

Car il est bien entendu que, si le petit mort de la Belle-Epine n'est pas Serge Lévy, que ce dernier reste au surplus introuvable, il y a de grandes chances pour que Conssentien ait bien commis le crime dont l'accuse Henri Lévy.

Ce point, on ne pourra l'établir officiellement que si on retrouve le cadavre du garçonnet dans le puits désigné par le jeune nomade.

Sans cela...

Une disparition d'enfant, on le sait, n'est pas la preuve d'un assassinat !

***

En attendant, il faut regretter la décision prise par le parquet d'Orléans de faire remettre en liberté tous les nomades mêlés à l'affaire — à la double affaire plutôt — et rassemblés par les gendarmeries françaises au prix des plus grands efforts.

Il va falloir, en effet, rassembler pour les besoins de la cause, dans le cabinet de M. Buchenaud, le juge d'instruction autunois, tous les romanichels dont les noms ont été cités au cours de cette laborieuse enquête.

C'est-à-dire :

Charles Conssentien et sa femme Rosalie Lagrenée ;

Leur fils aîné, André Conssentien, *qui sait peut-être* quelque chose ;

Leur fils cadet, Marie-Joseph, accusé par Jules Lévy ;

Marie Liévy, mère de Jules et de Serge Lévy ;

Son ex-amant Jules Lévy ;

Les trois enfants vivants : René, Maurice et Henri ;

Les époux Cassagrand ;

D'autres nomades, etc...

Et, si l'on peut enfin éclaircir le mystère de la mort de Serge Lévy, il restera à résoudre le problème constitué par la découverte, le 1er janvier 1935, du cadavre nu d'un enfant à la Belle-Epine.

GEO GUASCO.

La disparition de Mme Arbel

(Suite de la page 12.)

La fille Buttafoghi est arrêtée et déclare qu'elle a reçu les aveux d'Egender.

D'après elle, le cadavre se trouve enfoui au pied d'un figuier dans le jardin de Viviers.

Recherches... pas de cadavre, mais découverte de deux draps ensanglantés.

Comment confondre irrémédiablement Egender ? En retrouvant les restes de Mme Arbel. Mais où sont-ils ?

Il faut imaginer tout simplement que Thérèse Buttafoghi a dit la vérité. Le cadavre a bien été enfoui au pied du figuier sans que Mme Egender mère s'en aperçoive...

Mais, trois semaines plus tard, Egender apprenant qu'elle va déménager, il retourne à Viviers, déterre le cadavre et s'en défait ailleurs. Où ? Le Rhône ? Les fours à chaux ? Nouveau trou dans la terre, loin de là ?

Et pour une raison quelconque il oublie les draps...

Et c'est précisément pour confondre Egender à propos de ce second voyage, nécessaire pour expliquer la disparition du cadavre, que le chauffeur Coq était si heureux d'affirmer qu'il avait transporté Egender à Viviers le 21 octobre...

Malheureusement M. Coq... comment pourrait-on dire?... se trompait, mais il n'en reste pas moins qu'Egender dut effectivement effectuer ce second voyage.

Quelle tragique sépulture a-t-il trouvée?

A l'heure où j'écris ces lignes, un cadavre vient d'être repêché dans les eaux du Rhône celui d'une femme âgée d'une cinquantaine d'année et de corpulence assez forte.

Est-ce Mme Arbel ?

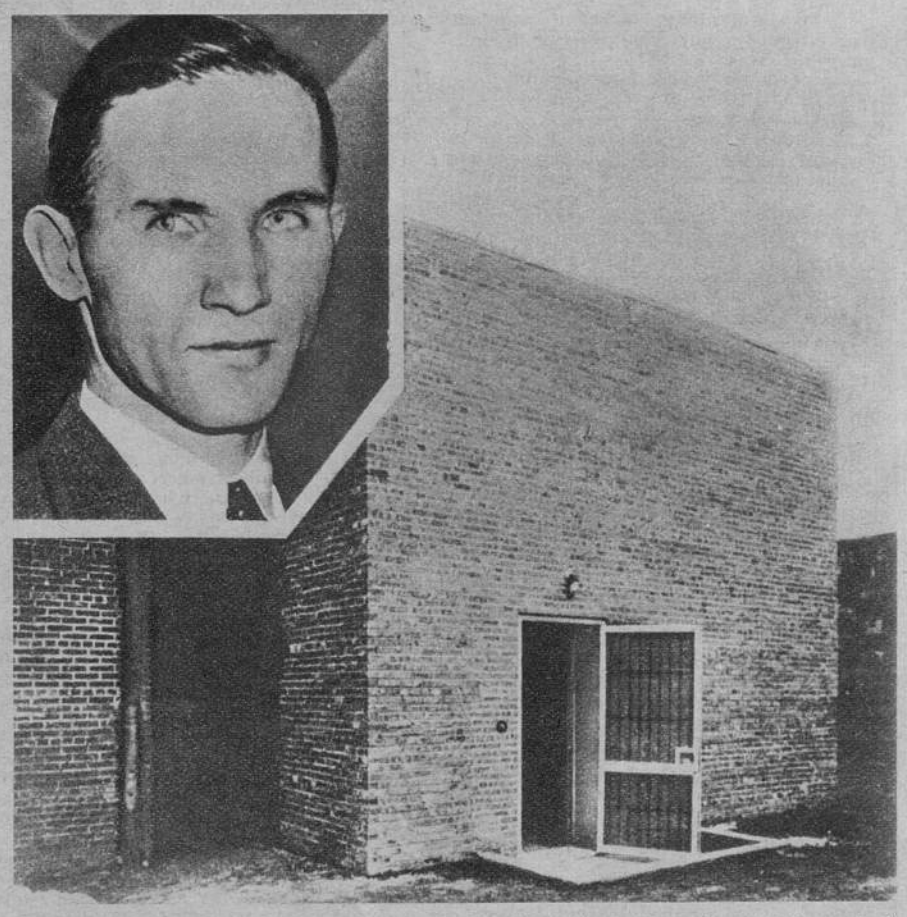
Le problème du cadavre introuvable serait enfin résolu !

Mais, à l'avance, nous pouvons prédire que d'autres alertes encore se succederont avant que la vérité n'éclate.

Egender est trop sûr de lui pour avoir caché le cadavre en un endroit aisé à découvrir.

P. A.

HAUPTMANN SERA-T-IL EXÉCUTÉ ?



Voici, au pénitencier de Trenton (N. J.), la chambre de la mort dans laquelle, le vendredi 17 janvier, Bruno Hauptmann doit s'asseoir sur la chaise électrique.

Le fameux ravisseur présumé du petit Lindbergh (en médaillon) *n'a pas avoué. Aussi, dans toute l'Amérique, un grand mouvement d'opinion s'est-il déclenché en sa faveur.*

On oublie que l'on trouva sur Hauptmann un grand nombre des billets de la rançon, et que sa complicité morale et matérielle est établie de façon formelle, pour s'en tenir à cette seule question qui, avouons-le, est angoissante : « Hauptmann a-t-il vraiment participé à l'attentat de Hopewell, ou ne fut-il qu'un comparse ? »

On pense, cependant, que les autorités américaines, désireuses de porter un coup mortel aux gangsters et à cette plaie affreuse qu'est le kidnapping, *ne reculeront pas devant l'opinion publique et que Hauptmann mourra.* (N. Y. T.)

A HUIS CLOS
— Causes Salées —

Professeur de bridge.

Il avait connu la petite rouée dans une boîte de nuit du joyeux quartier du Montparnasse.

D'abord, elle avait été sa maîtresse. Ensuite, car il était Suédois, elle lui avait appris le français.

Mais, comme elle parlait surtout l'argot, ce n'était pas le français de Voltaire. Plutôt celui d'Aristide Bruant.

Pendant toute l'audience, le prévenu s'exprimera d'ailleurs dans cette langue verte.

L'homme est accusé d'avoir tiré des coups de revolver sur un « partenaire » menaçant.

— Je me trouvais, dira-t-il, dans le cas de la défense légitime, car le « marle », il cherchait à me « bluffer » et à m'« entôler ».

— Décrivez la scène, ordonne le président.

— Mais je connais si peu.

— Comment si peu ?

On s'explique. Le Suédois a confondu avec le fleuve.

Il reprend alors son récit.

— La môme avait été gentille pour moi. Je la croyais tout à fait sérieuse. Et puis pas.

— Et puis pas ? Ce qui signifie ?

— Et puis pas... Et puis elle n'était pas sérieuse du tout. Elle avait un merlan pour la soutenir... Ah ! oui, maquereau... pas merlan. Enfin toujours poisson.

« Léa était assez vicieuse. Oui, moi aussi. Je lui dis un soir qu'elle me proposait des amis pour s'amuser à quatre : « A tes souhaits ».

« Et alors elle me présente Loulou et Tata.

— Deux femmes ?

— Non, un homme et une femme.

— Ah, bon ! Loulou c'est l'homme et Tata la femme.

— C'est tout à fait presque le contraire. Tata, c'est l'homme. Mais aussi on peut dire que c'est la femme. Il est à deux côtés.

— Je vous en prie.

— Oh ! je n'ai pas voulu dire une grosse chose. Il est à deux côtés. Enfin, il habite près de mon hôtel, à deux... Ah ! oui, à deux pas à côté. C'est pour ça qu'on se voyait souvent.

— Je devine ce qui se passait.

— Dame, puisque je vous l'ai dit.

— Belle distraction pour un homme qui se prétend honorable.

— Honorable je suis dedans la vie des affaires. Mais l'amour... Que ce soit à deux ou à quatre... Comme dit Léa : « A quatre, ça fait plus riche. »

Le prévenu rit de tout son cœur, mais, sur un regard sévère du président, il reprend son récit :

— Donc tout allait bien. On ne s'ennuyait pas, surtout les jours qu'il pleuvait. Et puis un soir Loulou me dit :

« — Tiens, je vais te faire quelque chose de ton pays. Les allumettes suédoises.

— Qu'est ce que c'est que ça ?...

— Monsieur mon président, je ne peux pas dire à moins que je continue la porte fermée.

— Non, non, nous nous passerons de l'explication des allumettes suédoises.

— Oui, d'autant plus que c'est pas « marrant » et que je ne sais même pas pourquoi qu'on dit que c'est des choses de mon pays.

— En somme, c'est l'allumette suédoise qui a enflammé la poudre ?

— Non, c'est pendant l'allumette que j'ai vu Tata fouiller dans mon veston où il y avait le portefeuille avec le « bulle ».

« Alors j'ai dit à Loulou : « Éteins l'allumette, le frère il est en train de m'entôler . »

« Ça, ça n'a pas plu à Tata qui a mis la main à sa poche-revolver... et c'est moi que j'ai tiré dessus. Voilà.

— Tata, qui est encore à l'hôpital, prétend que tout cela n'est qu'un conte à dormir debout.

— Pas debout, on était couchés.

— Votre victime dit que les prétendus ébats amoureux par... escouade sont une fable pour mettre la justice de votre côté.

— Oh ! quel ignoble !... Cet homme est un ignoble, mon président... D'ailleurs si vous avez regardé sa case, vous le savez bien.

— Quelle case ?

— Sa case judiciaire.

— Évidemment, il a été condamné deux fois pour escroqueries. Ce n'est pas un petit saint.

— Non, très grand. Un mètre soixante-douze que je crois, qu'il m'a dit.

Fort heureusement pour le Suédois, les renseignements pris sur son propre compte sont excellents.

— Et puis, je dis les choses comme elles sont, fait-il. J'aurais pu vous cacher les allumettes...

— Le dénommé Tata prétend qu'il venait simplement chez vous pour vous apprendre le bridge.

— Oh ! l'ignoble !... Le bridge... C'est moi que j'étais professeur dedans mon pays. Si vous voulez, mon président, je vous fais une petite partie.

Les avocats entrent en scène, car le défilé des témoins n'a rien apporté de bien intéressant. Des voisins d'hôtel de Montparnasse ne savent pas grand chose et le patron de celui habité par le Suédois fait même cet aveu charmant :

— A l'heure où ça s'est passé, ceux qui chez moi ne dorment pas sont « noirs ».

Pourtant tout le monde s'accorde pour trouver l'inculpé très aimable et peu bruyant.

Par contre, la réputation de Tata est déplorable dans le quartier.

La marchande de journaux a déclaré :

— Monsieur le juge, savez-vous pourquoi il s'appelle Tata ?

— Oui, oui, sourit le magistrat.

La marchande de journaux ouvrit de grands yeux ahuris et termina par :

— C'est parce que son petit nom est Gustave.

Et ainsi cette affaire se termine en gaieté.

Finalement, le Suédois — on admet qu'il fut en état de légitime défense — est acquitté.

— Alors, fait-il, je suis libre de recommencer ?

— Ah ! non, proteste le président.

— Comment je ne suis pas libre de recommencer à faire des affaires ?

M.

***

La chute de Jacqueline.

En 1928, il existait à D..., petite bourgade tourangelle, une fillette de quinze à seize ans aux blonds cheveux, au regard plein de langueur et aux formes pleines, qui faisait l'admiration de tous les gens du lieu.

Son père exerçait la profession de marchand de rouenneries. Il partait souvent en tournée pour plusieurs jours et laissait sa fille sous la surveillance assez peu efficace d'une grand'mère à demi paralysée.

Au cours d'une des absences du négociant ambulant, il arriva... ce qui devait fatalement se produire.

Jacqueline rencontra le fils de l'instituteur, un robuste garçon au regard noir, aux cheveux ondulés, aux propos irrésistibles, lequel n'eut pas grand mal à conquérir ce petit cœur en mal de solitude, de tendresse et de curiosité sensuelle.

— Nous nous marierons, Jacqueline, assura le beau Robert, mais tu es encore bien jeunette, et ton « paternel » fera sans doute de l'opposition...

— Oh ! ça, faut s'y attendre, soupira Jacqueline.

— Pas une raison pour te morfondre.

— Dame, si on ne peut pas s'accorder plus tard ?

— On peut toujours profiter d'aujourd'hui.

— Oh !

— Pourquoi pas ? Viens me rejoindre ce soir, je t'attendrai à l'entrée du verger et nous aurons jusqu'à l'aube pour nous aimer bien tranquillement.

Jacqueline dit « non ». Mais, à l'heure H., tout essoufflée d'avoir couru, elle arrivait, prête à prodiguer le meilleur d'elle-même.

Ces rencontres nocturnes durèrent pendant quelques mois. Hélas ! tout à une fin. Le garçon qui avait embrassé la carrière de son père fut nommé suppléant au chef-lieu, à 25 kilomètres de là.

Il partit sans reparler de mariage ; Jacqueline, par vanité, n'en toucha pas mot non plus et finit par accepter pour époux un jeune homme que connaissait son père.

Ce mariage de raison ne donna pas tort au proverbe qui dit : « On n'allie pas la colombe avec le hibou. » Après quelques semaines de vie conjugale, Jacqueline disparut mystérieusement.

On ne devait la retrouver que devant le Tribunal d'une grande ville du Sud-Ouest où la petite Tourangelle, inculpée du plus abject des entôlages, accompagnée de violences graves, coups et blessures ayant failli entraîner la mort, se présente comme une malheureuse épave.

Elle porte une mince robe de soie décolorée, des gants percés, un chapeau trop voyant.

— On vous a arrêtée, dit le président, alors que vous fuyiez en emportant le portefeuille d'un vieillard qui vous avait suivie dans un hôtel.

« Il n'y a pas que le vol retenu contre vous. Il y a aussi l'agression au cours de laquelle vous avez frappé à coups de ciseaux votre client parce qu'il s'était aperçu de votre méfait...

— J'étais folle, messieurs. La crainte d'être arrêtée ! Je ne sais quelle frénésie soudaine ! Ah ! il a fallu que je tombe bien bas pour...

La prévenue s'est, tout d'un coup, effondrée sur son banc... Grâce à son défenseur, on peut reconstituer néanmoins ce que fut la vie de cette fille qu'un amour contrarié avait précipitée dans la plus atroce déchéance.

— Je ne chercherai, messieurs, plaide très simplement l'avocat, la défense de ma cliente que dans le désespoir. Il est des femmes qui ne vivent que pour l'amour. Jacqueline W... est de celles-là. Elle n'en eut qu'un seul, éternel.

« J'ai reçu ses confidences, et, tout étonnantes qu'elles puissent être, dussent les oreilles prudes s'en effaroucher, je dirai ce que je crois être vrai.

« Depuis des années, cette malheureuse souffre jusqu'au tréfonds d'elle-même, parce qu'elle n'a pas pu retrouver l'homme qui fut son initiateur.

« Il faut pardonner à la femme chez qui la douleur est devenue intolérable. Celle-ci, mariée à un brave garçon, s'enfuit du domicile conjugal une nuit, en poussant des hurlements de détresse. Sa chair — sa chair d'hystérique, dira-t-on, mais je ne le crois pas — s'était rebellée sous les caresses de celui qu'elle n'aimait pas. L'écœurement, le dégoût, une répulsion invincible l'avaient fait bondir de son lit pour s'élancer comme une insensée à la poursuite d'un inaccessible rêve.

« Durant deux jours (elle me l'a dit et je le crois), durant deux jours, cette femme, que le désir d'un seul tenaillait, marcha vers son amour. Elle arriva à la porte de l'homme qu'elle n'avait pu oublier. Elle avait les pieds en sang. Elle haletait de fièvre et ses vêtements étaient couverts de boue. Elle sonna d'une main fébrile... Elle sonna, et, le cœur tordu d'angoisse, elle attendit en murmurant le nom aimé. Enfin le vantail tourna sur ses gonds. Et ce fut une femme qui apparut, l'épouse de l'instituteur Robert, une jeune personne qui, à la vue d'une misère sur laquelle elle se méprit, tira son porte-monnaie, tendit une pièce, puis referma la porte.

« Deux heures plus tard, un automobiliste recueillait sur la route une créature évanouie qu'il déposa à l'hôpital le plus proche.

« C'était ma cliente, messieurs. La prostitution la recueillit, elle chercha dans le vice, dans la turpitude, l'oubli de son idéal.

« Ah ! messieurs, envoyer en prison une telle misérable, ce sera peut-être justice, mais réfléchissez s'il ne vaudrait pas mieux la faire examiner par un médecin et lui prodiguer les soins attentifs et éclairés qui lui sont nécessaires. »

Mais, la victime de Jacqueline W... ayant fait défaut à l'audience et le ministère public s'étant abstenu de tout réquisitoire, le Tribunal s'est contenté d'infliger une peine de trois mois de prison ferme à la prévenue, plus vingt-cinq francs d'amende et les frais.

L'asile, ou l'hôpital, ce sera pour une autre fois.

J. C.

***

Éducation sexuelle

La mégère cachait bien son jeu. Installée dans une villa voisine de la porte de Clignancourt, elle avait laissé courir le bruit, dans le quartier qu'elle était spécialisée dans le naturisme.

Ainsi étaient expliqués certains déshabillés qu'autrement on eût pu croire contraires à la morale.

Pourtant, des bruits fâcheux circulant sur son compte, notre quinquagénaire s'en fut louer un pavillon dans la banlieue nord.

Là, il n'était plus question de naturisme, mais de redressement. Oui, la mégère déclarait à ses fournisseurs qu'elle s'occupait de fillettes arriérées et dont les instincts avaient besoin d'être surveillés.

Des parents, de fort vieux parents, des hommes la plupart du temps, venaient voir ces enfants.

L'éveil fut donné par certaine boulangère qui, un jour, ayant surpris un sexagénaire embrassant une fillette d'une quinzaine d'années et s'étant entendu dire par la « patronne » : « C'est son papa », revit, à un mois de distance, la même enfant sur les genoux d'un autre vieillard. Et l'on prétendait encore que celui-ci était le *père* !

Intriguée par cette fille à deux papas, la boulangère conta l'aventure et le quartier décida d'un commun accord d'aller en parler à M. le commissaire de police.

L'enquête établit à peu près que la mégère se fournissait aux tribunaux d'enfants et emmenait ses futures victimes sous le prétexte de relèvement et de redressement.

Le président conte les faits qui, dès le début des débats, ont été sur le point de provoquer le huis clos.

— Vous avez livré ces pauvres enfants à d'ignobles individus...

— Pas du tout, interrompt l'inculpée. Ce sont des racontars de voisins. On m'en voulait parce que deux fois par semaine j'allais à Paris aux Halles et que je prenais peu de choses chez les commerçants de l'endroit.

« Je connaissais beaucoup de gens âgés qui aimaient les enfants, mais qui avaient perdu les leurs, voire n'avaient jamais eu le bonheur d'en avoir.

« Comme je n'étais pas assez riche pour subvenir, comme je le voulais, aux besoins de mes chers petits, je leur trouvais des parrains, des marraines...

— Surtout des parrains...

— Évidemment, les femmes, en général, n'aiment pas les enfants des autres.

Et la mégère poursuit :

— Tout ça, c'est des mensonges. Mes protégées avaient l'esprit mal tourné (*sic*). Dame, je les ai ramassées aux tribunaux, c'était pas la crème.

On interroge les enfants dans l'espoir d'en obtenir des preuves.

Une fillette raconte « qu'un vieux monsieur l'embrassait tout le temps » et qu'il lui disait des choses...

On insiste. Il lui racontait simplement des films !

Cette déposition détruit instantanément toute l'accusation.

Finalement, la culpabilité de l'inculpée n'est pas prouvée et c'est l'acquittement.

La vieille dame triomphe et lance toute heureuse :

— Vous voyez, monsieur le président, qu'il n'y avait vraiment pas de quoi fouetter un chat !...

Mais ce n'est sans doute pas demain qu'elle ramènera de vieux loups dans sa bergerie et, malgré l'incapacité du tribunal à sévir, la morale est tout de même sauve.

A LA MODE DE MADRID

Ce sont les Espagnols qui, avec leurs serenos, ont eu les premiers l'idée de faire surveiller pendant la nuit les immeubles d'habitation et les magasins par une organisation de police privée. Cette institution a été imitée dans toutes les grandes villes du monde. A Paris, entre autres, nous avons depuis longtemps des « vigiles ». Et voici maintenant Berlin qui se met à la mode de Madrid, on le voit, par ce surveillant allemand faisant sa ronde.
(S. G. P.)

Direction - Administration - Rédaction
30, rue Saint-Lazare, PARIS (IXe)
Téléph. : Trinité 72-96. — Compte Chèques Postaux 1475-65

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE... ...	Un an (avec primes)	50 fr.
	Un an (sans prime)	37 fr.
	Six mois...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an..	65 fr.
	Six mois...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de **15 fr.** pour un an et **7 fr. 50** pour 6 mois en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

La Guerre des Espions

(Suite de la page 9.)

rendus à la liberté, leurs harnachements brisés et enfouis dans le sable. J'étais prêt à prendre la mer.

Lorsque la nuit fut suffisamment noire, nous embarquâmes sur le boutre des pêcheurs soudanais auxquels la perspective d'un « bakchich » royal mit du cœur au ventre.

La brise se maintint, imprimant à l'embarcation une allure soutenue.

J'avais fait à Lansing deux piqûres de morphine pour calmer sa souffrance. Il dormait, mais sa fièvre ne tombait pas.

Insouciants, les marins chantaient en exécutant leurs manœuvres. Un groupe de squales se glissaient dans notre sillage. Je rassurais de mon mieux Bamato qui s'épouvantait de ces silhouettes meurtrières.

— T'occupe pas d'eux. Ils ont éventé un blessé. Ils suivront jusqu'au bout s'il le faut.

A l'aube, l'eau et le ciel eurent la même teinte rousse. L'horizon, désert jusque-là, trahit la présence d'une coque luisante. Qu'était-ce ? J'ordonnai de mettre plus de voile, au risque de nous coucher sur le flanc, car le vent sautait par le travers. Nous commencâmes à tanguer fortement mais ce n'était qu'une fausse alerte. Quelques heures plus tard, à l'apparition du soleil, tout rentrait dans l'ordre : un ciel bleu, une mer nettoyée.

Fausse alerte également, la coque grise. Elle passa à trois ou quatre encâblures derrière notre boutre. Sur la tôle, en lettres de feu, se détachait ce nom : *La Motte-Picquet*. C'était ce croiseur français que nous avions laissé à Port-Saïd. Je vis quelques matelots nous faire signe et je leur répondis de la main.

A huit heures du soir, nous doublions les îles Fara égrenées le long de la côte arabique comme un collier de perles. Je décidai de profiter de la clarté exceptionnelle de cette nuit de pleine lune pour remonter plus avant vers le nord puis, cette course n'ayant rien donné, pour redescendre dix ou douze milles encore vers le sud.

Du *Schwarz-Gelb* aucune trace, nulle part...

Je commençais à me demander si je n'aurais pas mieux fait de tenter mon va-tout de l'autre côté de l'eau. Mais il était un peu tard pour récriminer. Nous revînmes à la crique et mes pêcheurs amarrèrent leur embarcation à l'abri de l'embouchure d'une rivière toute bordée de palétuviers aux lourdes senteurs.

Le lendemain matin nous reprenions la mer. Cette fois, j'avais arrêté de suivre le rivage jusqu'à ce que quelque chose de nouveau vînt me tirer de mes incertitudes.

Il n'y avait pas une heure que nous naviguions, et j'étais occupé à photographier Maouda, le fils du patron du boutre, qui s'extasiait sur un numéro de *Police Magazine* ramassé dans mon barda, lorsque je décelai au ras de l'eau une vedette qui faisait barre sur nous, à toute vapeur. Elle arborait avec orgueil les couleurs anglaises. Je fis signe à Bamato de recouvrir Lansing sous une bâche et, m'adossant au mât, je regardai fondre sur nous ce nouvel objet de préoccupation.

A l'œil nu, on pouvait la détailler. Dix hommes à bord dont quelques-uns armés de mousquetons et un jeune *midship* que je distinguais fort nettement près d'un petit canon pivotant installé à l'avant. Vrai, la partie n'était pas égale !

Un moment je crus que la vedette allait accoster par l'arrière et, en cette prévision, je fis amener la voile. Mais non, elle se redressa et nous passa sous le nez, de justesse. Elle fit encore quelques tours, puis, finalement, vint se ranger bord contre bord.

Le *midship* eut toute la candeur d'un étudiant d'Oxford pour me questionner.

— Où allez-vous ?

— A Obock.

— Hein ! A Obock ? Mais vous n'y serez pas avant une semaine, avec ce rafiot ! Alors, vous êtes français ? Et sont-ce là des hommes à vous ?

— Oui, ce boutre m'appartient et ces gens sont mes boys.

— Dans ce cas, veuillez m'excuser, c'est un Italien que je cherche.

Malgré moi, je poussai un soupir. De quel Italien s'agissait-il? Je m'en souciais peu. L'essentiel est que mon supplice ait pris fin.

La vedette n'était déjà plus qu'un point presque imperceptible, lorsqu'une fumée se détacha dans le bleu du ciel, venant à notre rencontre.

— Un « chargeur » (1), me dis-je.

C'était le *Schwarz-Gelb* !

Au bout d'une heure, je ne pouvais plus en douter. A sa seule allure, je l'aurais reconnu au milieu de toute une flotte.

Lorsque le cargo fut à moins de deux milles, je hissai, faute de mieux, une quelconque étoffe qui me tomba sous la main. C'était, je crois, un vieux pagne blanc. Mais qu'importait ?

Or, le *Schwarz-Gelb*, là-bas, resta sourd. Peut-être n'avait-il rien aperçu : le boutre était si bas sur l'eau.

Je n'avais pas envie de jouer plus longtemps à colin-maillard sur la mer Rouge.

Maintenant, il n'y avait guère plus d'un demi-mille d'écart. Ramassant alors ma winchester, je la déchargeai en l'air. Enfin, j'entendis un mugissement de triomphe. Le cargo me répondait à coups de sirène...

Cap sur Aden.

Une chose ennuyait Kourbassov : la blessure de Lansing.

— Pas grave, avait conclu Otto Kipperburger, qui remplissait un peu le rôle de médecin du bord. Suffisamment envenimée toutefois pour que le malheureux soit tenu deux ou trois semaines au repos.

Derechef, on tint conseil de guerre.

— Quoi qu'il m'en coûte, définit Kourbassov, après avoir recueilli nos avis très partagés, je dois me rendre à Aden. Deux raisons à cela, dont une seule suffit. Il est entendu que nous renonçons à franchir la frontière abyssine par le nord, il faut donc en revenir à notre premier projet : l'Ogaden et Harrar. Or, à moins d'avoir des ailes, nous devons nécessairement traverser la Somalie anglaise, Dijbouti nous étant interdit comme le sont aux contrebandiers tous les points de la côte française des Somalis, très surveillée.

— D'accord, opina Jacques Montagne.

— Seulement, nous y voici, reprit Kourbassov. Depuis notre dernier transport, ne peuvent relâcher à Berbéra (2) que les bâtiments nantis d'une autorisation délivrée par l'Amirauté, à Aden. Et d'une ! Autre chose, nos réservoirs sont presque à sec d'où nécessité d'aller mazouter à Aden, et de deux !

Kourbassov réfléchit quelques secondes, puis prenant une résolution subite :

— Nous mettrons donc le cap sur Aden. Il va de soi que, pour plus de sûreté, nous mouillerons un peu avant d'y arriver. Dans la baie de Bender-Imran. L'endroit est peu fréquenté, nous y serons tranquilles. L'un de nous se chargera de pousser une pointe en boutre jusqu'au « rocher » (3). Nous établirons notre plan de campagne selon les informations qu'il aura recueillies.

Et c'est ainsi que le *Schwarz-Gelb* mit, ce jour-là, le cap sur Bender-Imran, près d'Aden, où nous ne devions mouiller que le surlendemain...

Comme nous quittions le carré, Kipperburger me prit familièrement le bras :

— A propos, nous avons un nouveau passager.

— Un nouveau passager ? Ah ! oui, Bamato, mon boy.

— Vous n'y êtes pas. Celui dont il s'agit, nous l'avons ramassé sur la côte, devant les îles Fara. C'est un italien du nom de Pazellini. Montagne, qui l'a sérieusement cuisiné, répond de lui, autant qu'on peut répondre d'un homme qui est promis à la corde ou au poteau.

— Un Italien, mais alors ?...

Ce *midship* qui m'avait dit être à la recherche d'un Italien. Et précisément dans les parages des îles Fara... Je relatai le fait à Kipperburger.

— Il ne peut s'agir que de lui, fit-il après m'avoir écouté. Figurez-vous que ce Pazellini — le diable emporte ces noms que je n'arriverai jamais à prononcer correctement ! — est un lascar de première force. Vous le verrez tout à l'heure à déjeûner. Que disai-je ? Ah! parfaitement. Donc, Pazellini a des histoires avec tout le monde, à commencer avec ses compatriotes qui lui réservent douze balles dans la peau pour désertion devant les Ethiopiens. A Djibouti, les vôtres l'ont jugé assez encombrant pour le coffrer sitôt son arrivée. Faut croire que la prison n'était pas faite pour lui puisqu'il réussit à s'en échapper à la première occasion.

— Comment a-t-il pu venir aux Fara ?

— Ne soyez pas si pressé et attendez plutôt la suite, cher garçon. La fuite de Pazellini remonte aux débuts des hostilités. Depuis, le gaillard a fait du chemin. Il s'était même trouvé un bon petit emploi en Somalie britannique. Eh oui, une concurrence directe à nos entreprises, livraison d'armes enfin.

« Armes anglaises, espagnoles, allemandes, tout était à sa convenance pour peu que les fournisseurs rétribuassent ses mérites à leur juste valeur. Malheureusement le sort s'acharnait sur lui.

« Il y a un mois la caravane dont il faisait partie fut attaquée par l'aviation italienne sur la route de Berbéra à Djidjiga et aux trois quarts détruite. Onze camions et je ne sais combien de chameaux furent proprement réduits en bouillie en même temps qu'une cinquantaine de caravaniers. Pazellini, lui, s'en tira sans une égratignure Il m'a raconté que les aviateurs italiens lancèrent plus de cent torpilles dans un rayon de deux cents mètres et que, revenant à l'assaut et volant au ras du sol, ils nettoyèrent la route à la mitrailleuse. Vous voyez d'ici le feu d'artifice !

« Mais, je vous l'ai dit, Pazellini a des histoires plein sur les bras. Pour des raisons sur lesquelles il observe un prudent silence, cet Italien du diable s'est attiré les foudres des Autorités de Berbéra. Lui soutient que les Anglais lui reprochent surtout d'avoir tenté de sortir un lot de plusieurs milliers de masques à gaz frappés d'embargo pour le simple motif qu'ils étaient de provenance française. C'est plausible, après tout. Les mangeurs de roastbeef n'aiment pas la contrebande dans laquelle ils ne sont pas directement intéressés. Quoi qu'il en soit, Pazellini s'est vu contraint de leur tirer sa révérence. Sa fuite ne fut même achetée qu'au prix de la mort d'un garde-côte.

« Et voilà pourquoi nous l'avons ramassé, hâve, sans le sou et traqué de toutes parts sur un rivage des Fara. Pas par humanité, *natürlich*. Seulement, Grégory, qui est un vieux singe, a pensé qu'il pourrait nous fournir des indications précieuses. Lorsqu'il aura vidé son sac, on lui donnera des papiers et l'argent nécessaire pour prendre un cargo en direction des mers de Chine... L'Afrique, je comprends ça, il ne veut plus en entendre parler.

Sur la passerelle, Severing, le second, assurait le quart. Je le trouvai en train d'inspecter la surface des flots.

— C'est étonnant ce que la mer Rouge est fréquentée en ce moment, me dit-il, tout en me passant son instrument. Tenez, voyez à bâbord... J'en ai compté treize. C'est la flotte d'Aden qui prend l'air. Les deux gros points sombres à l'avant, ce sont deux croiseurs : le *Norfolk* et le *Colombo*. Nous allons hisser leurs couleurs près des nôtres, j'espère que ça les amadouera.

Nos couleurs ? L'oriflamme noir, rouge, jaune à la croix gammée se balançait mollement au-dessus de ma tête...

— Il est temps que nous arrivions, Severing. Sinon, tous les pavillons y passeront.

(A suivre.)

M. L.

(1) Un navire de la compagnie des Chargeurs Réunis.

(2) Principal port de la Somalie anglaise.

(3) Le « rocher », ainsi appelle-t-on communément Aden, bâtie sur un rocher.

25 fr. le cent, adresses à copier main. Rens. gr. Pr modèle d'écriture 1re lettre à notre Boite Postale 31. Éts SPIREX, Paris-Xe

240 FR. le Mille adresses à la main. Liste fourn. Répondons gratis à demand. rens. Offre sér. Ecr. Éts NATAN, Boîte 250, Paris-1er.

A MES FRAIS

Je vous propose d'étudier ma méthode de traitement par l'ÉLECTRICITÉ qui vous permettra de vous guérir immédiatement SI VOUS SOUFFREZ DE Neurasthénie, Débilité et Faiblesse nerveuse, Varicocèle, Pertes séminales, Impuissance, Troubles des fonctions sexuelles, Asthénie générale, Arthritisme, Artériosclérose, Goutte, Rhumatisme, Sciatique, Paralysie, Dyspepsie, Constipation, Gastrite, Entérite, Affection du Foie,

Si votre organisme est épuisé et affaibli, si vous êtes nerveux, irrité, déprimé, écrivez-moi une simple carte postale et je vous enverrai

GRATUITEMENT

une magnifique brochure avec illustrations et dessins valant 15 francs.

Écrivez ce jour à mon adresse, INSTITUT MODERNE, 30, Avenue Alexandre-Bertrand

Docteur S. H. GRARD, BRUXELLES-FOREST,

Affranchissement pour l'Étranger : Lettres 1 fr. 50 — Cartes 0 fr. 90

La cryptographie et les encres secrètes

(Suite de la page 5).

l'arrestation de la fameuse Tichelly, cette espionne d'origine hollandaise qui opérait dans la zone des armées.

Cette femme, d'une activité débordante, sillonnait le front en tous sens, sous le prétexte de rechercher son fils blessé. En réalité pour recueillir des renseignements sur nos troupes, renseignements qu'elle enregistrait sur sa chemise, sous forme cryptographique, pour les passer à l'ennemi.

Tichelly termina sa vie d'espionne à la caponnière de Vincennes, grâce à la découverte faite dans un laboratoire par un chimiste dont l'histoire n'a pas recueilli le nom.

N. P.

ARTICLES D'HYGIENE EN CAOUTCHOUC

Seuls les véritables Preservatifs "BLACK CAT" en caoutchouc-soie sans soudure, VÉRIFIÉS, CONTROLÉS et GARANTIS indéchirables 1 an, sont répulés dans le monde entier depuis des années pour leur SOLIDITÉ et, seuls, ils vous assurent une SÉCURITÉ ABSOLUE !

N° 100	« Ivoire »	Soie blanche fine. *La dz.*	10.
N° 100 *bis*	« Réservoir Ivoire »	» » »	11.
N° 101	« Velouté »	Soie rose ext.-fine. »	12.
N° 101 *bis*	« Réservoir velouté »	» » »	13.
N° 102	« Naturel »	Soie brune surfine. »	14.
N° 102 *bis*	« Réservoir naturel »	» » »	15.
N° 103	« Cristallin »	Soie blonde superf. »	16.
N° 103 *bis*	« Réservoir cristallin »	» » »	17.
N° 104	« Pelure »	Soie peau ext.-superf. »	18.
N° 104 *bis*	« Réservoir pelure »	» » »	19.
N° 114	« Latex »	Soie lactée invisible »	22.
N° 105	« Renforcé »	lavable extra »	20.
N° 106	« Soie chair »	Lavable supérieur »	25.
N° 106 *bis*	« Supersoichair »	Lavable extra-supér. »	40.
N° 107	« Epais »	Lavable d'usage »	65.
N° 108	« Crocodile »	Spécial. américaine »	30.
N° 109	« Baudruche » extra, 20, 25, 30. sup. 40, 50, 60.		
N° 110	« Bout américain »	Modèle très court »	6.
N° 111	« Collection »	Mod. variés supér. »	25.
N° 112	« Echantillons »	Mod. variés extras »	15.
N° 113	« Assortiment Black Cat »	23 mod. différents	50.
N° 120	« Le Vérifior » appareil nickelé, extensible, indispensable pour vérifier, sécher et rouler les préservatifs..		8.

RECOMMANDÉ : Le N° 114 « LATEX », nouveau préservatif donnant toute sécurité malgré son extrême finesse, et le N° 106 « SOIE CHAIR », lavable, d'une solidité incomparable.

CATALOGUE illustré en couleurs (20 pages de photos) de tous articles intimes pour Dames et Messieurs avec tous renseignements et prix, joint gratuitement à tous nos envois.

ENVOIS rapides, recommandés, en boîtes cachetées sans aucune marque extérieure qui puisse laisser soupçonner le contenu (DISCRÉTION ABSOLUE GARANTIE).

PORT : France et Colonies : 2 francs ; Etranger : 5 francs ; Contre remboursement (sauf étranger), port et frais : 3 frs. (Bien indiquer votre adresse très lisible et complète.)

PAIEMENTS : Nous déconseillons les envois en espèces et en timbres. Adressez mandats-poste, mandats-cartes, mandats-lettres, mandats-internationaux ou chèques à la

MAISON P. BELLARD, HYGIÈNE
55, rue N.-D.-de-Lorette, 55 - PARIS (9e)
Maison de confiance, la plus ancienne, la plus connue. Magasins ouverts de 9 h. à 7 h. - *Même maison, mêmes articles :* 22, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS-9e (Gds Boulevards)

Le Gérant : JACQUES BOURGES.

4831-1-36. — IMPRIMERIE SPÉCIALE DE " POLICE-MAGAZINE ".

Le procès Stavisky semble éternel. Les jurés, les juges, les accusés eux-mêmes donnent des signes de fatigue. Cependant les plaidoiries des avocats se succèdent et tendent toutes à innocenter des clients « qui ne sont pas les vrais coupables » aux dires des éminents défenseurs. Voici Me Noguères plaidant pour Garat. (Rol.)

Emile Dutilleul, du parti communiste, a comparu en Correctionnelle, accusé de « provocation de militaires à la désobéissance ». Le jugement a été remis. Voici l'inculpé. (Rap.)

Maurice Barrier, typographe, a comparu devant la Cour d'Assises supplémentaire de la Seine. A Paris, Barrier, dans un hôtel de la rue Mademoiselle, avait égorgé à coups de rasoir Marie-Madeleine Dauphin, meurtre dont les mobiles sont restés obscurs, mais qui enverra Barrier au bagne jusqu'à la fin de ses jours. (Rap.)

Près de Dijon, dans une ferme, les deux fermiers ont été assassinés sauvagement, ainsi qu'un garçon de culture, par un ex-officier russe, Gouzouliakoo, arrêté, à Paris, le lundi 14 janvier. Les gendarmes de garde, dans la ferme sanglante, sont allés chercher quelque chaleur auprès des vaches... (Voir.)

A Marseille, une bijouterie, rue de la République a été attaquée en plein jour par des bandits armés et masqués, qui ont réussi à enlever quelques plateaux de bijoux, puis à se sauver en voiture avant que l'alarme n'eût été donnée. Notre document représente victimes et témoins après leur déposition à la Sûreté. (P. P. M.)

On a arrêté dans Paris cinq des six gangsters qui détroussèrent les clients d'un hôtel, rue Elysée-des-Beaux-Arts, et contraignirent le patron à leur servir du champagne. Le sixième avait été arrêté sur les lieux. Tous ces hommes sont des repris de justice. De gauche à droite, Vallée, Beux, Chalom, Gardini et Bozzi, écroués présentement. (Rap.)